

Le séjour de saint Benoît-Joseph Labre à l'hospice des indigents de l'Abbé Paul Mancini

De juin 1779 au 16 avril 1783

L'hospice Saint-Martin-aux-Monts et l'abbé Paul Mancini

L'hospice Saint-Martin-aux-Monts, administré par l'abbé Paul Mancini, avait été fondé à Rome par les religieux de Notre-Dame-des-Monts. Leur mission était d'accueillir les plus pauvres, de les réunir dans leur église afin de les évangéliser et de les soutenir matériellement. Ne se contentant pas de veiller à leur salut spirituel, ils leur distribuaient également une modeste aumône.

Dans cet esprit de charité évangélique, ils ouvrirent, à proximité de l'église Saint-Martin-aux-Monts, un hospice destiné à offrir un refuge pour la nuit à douze indigents. L'administration de cette œuvre fut confiée à l'abbé Paul Mancini.

Avant les réformes du XX^e siècle, Paul Mancini était ce que l'on appelait un clerc minoré : consacré au service de l'Église sans être prêtre ni même diacre. Il n'avait reçu que les deux premiers ordres mineurs, qu'il avait demandés afin d'appartenir à l'état ecclésiastique. Ancien notaire de la Chambre apostolique, il renonça pourtant à une carrière prometteuse pour se consacrer entièrement au service des plus pauvres.

Pour l'aider dans cette mission, il choisit Théodose Grimaldi comme gardien de l'hospice. Homme d'une profonde piété, celui-ci partageait avec son supérieur le même amour des plus démunis.

À Rome, l'abbé Paul Mancini jouissait d'une grande réputation. Son dévouement envers les pauvres était unanimement reconnu et admiré.

Le Pèlerin de Dieu

En 1772, Benoît-Joseph Labre prit la décision de quitter l'abri précaire qu'il occupait dans une petite grotte située près du Quirinal. Il choisit alors pour demeure une arcade du Colisée, la célèbre arcade XLIII, située derrière la cinquième station du monumental Chemin de Croix, aujourd'hui disparu. Cette arcade devint sa " cellule ", son ermitage au cœur de la ville éternelle.

Les témoins racontaient qu'après avoir longuement prié dans l'église de la Madonna dei Monti, il venait souvent, tard dans la nuit, poursuivre son dialogue avec Dieu sous les voûtes silencieuses du Colisée. C'est là qu'il passa de très nombreuses nuits jusqu'au mois de juin 1779.

Cette année-là, au retour de son huitième pèlerinage à la Sainte Maison de Lorette, son état de santé s'était considérablement aggravé. Épuisé par les fatigues de la route, il arrivait à Rome exténué. Ses jambes étaient gravement enflées et il ne pouvait presque plus marcher.

Un jour, Théodose Grimaldi le rencontra dans une rue du quartier de la Madonna dei Monti. Voyant son ami dans un état si misérable, il fut profondément ému de compassion. Il lui proposa aussitôt une place à l'hospice Saint-Martin-aux-Monts, où il pourrait recevoir les soins nécessaires.

Avant d'accepter cette proposition, Benoît-Joseph demanda comment fonctionnait l'hospice. Il redoutait moins la pauvreté que les désordres qu'il pouvait parfois rencontrer dans certains refuges. Les mauvaises paroles, les querelles ou les comportements indécents lui inspiraient une véritable répugnance.

Théodose le rassura immédiatement. Il lui expliqua que l'ordre, la prière et le respect régnaient dans cette maison. Puis il le présenta à l'administrateur, l'abbé Paul Mancini.

Celui-ci connaissait déjà la réputation de Benoît-Joseph dans le quartier des Monts. Informé de sa conduite exemplaire et de sa vie de prière, il l'accueillit avec une grande bienveillance. Le pèlerin trouva enfin le repos dont il avait un besoin vital.

Chaque matin, on lui administrait les remèdes nécessaires. Grâce aux soins attentifs de Théodose et à la sollicitude de l'abbé Mancini, l'enflure de ses jambes diminua rapidement. En moins d'un mois, il était presque complètement rétabli.

Dès qu'il se sentit capable de marcher, Benoît-Joseph alla trouver l'abbé Mancini.

Il lui dit avec une profonde émotion :

" La nourriture que votre charité m'a donnée jusqu'à présent pourrait désormais servir à quelque autre pauvre. Quant à moi, je puis de nouveau la recevoir à la porte des couvents. Mais comment pourrai-je jamais vous remercier ? Sans les soins que vous m'avez prodigués, je serais certainement mort. C'est donc à vous que je dois la vie. "

L'abbé Mancini lui répondit avec simplicité :

" Ne me remerciez pas. Rendez grâce à Dieu, qui a permis que cet hospice puisse vous accueillir et vous soigner. La seule reconnaissance que je vous demande est de prier pour nous. "

Benoît-Joseph accepta avec joie cette demande, qu'il considéra comme l'acquittement de sa dette.

Puis il ajouta :

" Monsieur Mancini, je crois que ce serait tenter Dieu que de continuer à passer les nuits comme je l'ai fait jusqu'à présent. Mon directeur de conscience m'a demandé de ne plus dormir dehors. Je vous serais donc reconnaissant de m'accorder la faveur d'être admis chaque soir dans votre hospice. "

Le règlement de cette maison lui convenait parfaitement. Tout s'y déroulait dans le calme, le respect et la dignité, loin des désordres qu'il avait toujours redoutés dans certains refuges.

L'abbé Paul Mancini, qui avait déjà pu apprécier la sainteté de son visiteur tant par les témoignages de Théodose que par ses propres observations, accepta volontiers sa demande.

Il lui répondit qu'il ferait une exception au règlement de l'hospice, lequel ne prévoyait pas que les mêmes personnes y soient accueillies de façon permanente.

Avec le temps, son estime pour Benoît-Joseph ne fit que grandir. Convaincu de sa sainteté, il considéra comme un honneur de pouvoir le garder auprès de lui. Cette estime fut telle que, dans un codicille ajouté à son testament, Paul Mancini demanda que, s'il venait à mourir avant Benoît-Joseph Labre, son successeur soit tenu de continuer à accueillir le saint pèlerin aussi longtemps qu'il vivrait.

C'est ainsi que Benoît-Joseph Labre demeura chaque nuit à l'hospice évangélique Saint-Martin-aux-Monts, de juin 1779 jusqu'à sa mort, le 16 avril 1783.

La vie du Pèlerin de Dieu à l'hospice Saint-Martin-aux-Monts

Les témoignages concernant le séjour volontaire de Benoît-Joseph Labre à l'hospice évangélique de Saint-Martin-aux-Monts sont peu nombreux. Seuls quelques récits, conservés jusqu'à nos jours, permettent d'entrevoir la vie quotidienne du saint dans cette maison de charité.

Tous s'accordent à décrire un homme d'une fidélité exemplaire.

À l'hospice, Benoît-Joseph observait avec une ponctualité absolue tous les articles du règlement, veillant tout particulièrement à rentrer chaque soir à l'heure fixée.

Les portes de l'établissement ne s'ouvraient qu'environ trois quarts d'heure après le coucher du soleil, et seulement pendant un quart d'heure. Les retardataires devaient attendre le lendemain pour être admis.

Lorsqu'il arrivait en avance, Benoît-Joseph entraînait dans l'église de Notre-Dame-des-Monts afin d'assister aux litanies de la Sainte Vierge, récitées chaque soir au coucher du soleil. S'il ne disposait que de quelques instants, il attendait simplement l'ouverture de la porte, retiré dans l'encoignure du portail, le plus souvent à genoux, son chapelet entre les mains.

À l'intérieur de l'hospice, il se prêtait avec empressement à tous les services demandés par le gardien. Il accomplissait chaque tâche avec une docilité parfaite et n'encouragea jamais le moindre motif de mécontentement.

Les autres pensionnaires apportaient généralement quelque nourriture pour leur repas du soir. Lui, en revanche, on ne le vit jamais ni manger ni boire dans la soirée, même lorsqu'il lui restait un morceau de pain dans sa poche.

Les douze pauvres accueillis à l'hospice devaient, chacun à leur tour, aller chercher l'eau destinée à la boisson ainsi que l'huile servant à l'éclairage. Lorsque venait son tour, Benoît-Joseph accomplissait cette humble corvée comme un véritable service rendu à Dieu.

Durant les longues soirées d'hiver, il parlait très peu. La plupart du temps, il demeurait près de son lit, absorbé dans la prière, attendant l'heure de la prière commune.

S'il lui arrivait de rester quelques instants avec les autres, c'était uniquement lorsque la conversation prenait un caractère spirituel. Alors son visage s'illuminait et il ajoutait parfois une réflexion si juste, si profonde et si pleine de bon sens que ses compagnons finirent par écouter chacune de ses paroles avec un profond respect.

Ils disaient de lui que ses paroles étaient rares, mais qu'elles avaient du poids.

Lorsqu'il était question de l'amour de Dieu pour les hommes, il s'animait soudain et son visage devenait rayonnant de joie.

En revanche, il ne prenait jamais part aux conversations frivoles ou profanes.

Une seule fois, alors que les discussions portaient sur les guerres de son époque, il fit une brève remarque concernant la France. Aussitôt après, il sembla regretter d'avoir parlé et se retira discrètement dans sa chambre.

Dès que le signal de la prière était donné, il rejoignait les autres pensionnaires devant le petit autel dressé dans le plus grand des deux dortoirs.

Cette prière communautaire durait environ quarante minutes. Elle comprenait la récitation du chapelet, les litanies de la Sainte Vierge ainsi que plusieurs *Pater Noster* et *Ave Maria* en l'honneur des saints.

Pendant toute cette prière, Benoît-Joseph demeurait à genoux, parfaitement immobile. Il répondait avec une grande ferveur, particulièrement pendant les litanies mariales, où sa voix douce et harmonieuse s'élevait avec une émotion toute particulière vers la Vierge Marie.

Sa couche se trouvait dans la première chambre, près de l'escalier. Cette pièce, servant également de passage, était de loin la plus inconfortable de l'hospice.

Il n'allait se coucher qu'après que tous les autres se fussent endormis et que toutes les lumières fussent éteintes. Personne ne le vit jamais se déshabiller.

Le matin, il était toujours levé avant les autres, si bien que nul ne savait combien d'heures il consacrait réellement au sommeil. Tous étaient convaincus qu'il ne prenait qu'un très court repos, demeurant entièrement vêtu et davantage appuyé que véritablement couché sur son lit.

Par esprit de mortification, il remplaçait souvent son oreiller par une simple corbeille d'osier, qu'il faisait disparaître avant le lever des autres.

Malgré la promiscuité des lieux, jamais on ne l'entendit se plaindre.

Un jour, plusieurs pensionnaires se plaignirent de l'odeur incommodante que dégageait l'un d'entre eux. L'abbé Mancini décida alors de l'installer dans la chambre de Benoît-Joseph.

Celui-ci n'en manifesta ni surprise ni mécontentement. Il accueillit ce nouveau voisin avec le même calme et la même charité.

Il arrivait souvent qu'il rentrât le soir trempé par la pluie, couvert de sueur après une longue marche ou transi par le froid. Jamais pourtant on ne l'entendit exprimer la moindre plainte, ni chercher à améliorer son confort.

Lorsque Théodose, par compassion, lui proposait le chauffe-mains traditionnel utilisé durant l'hiver romain, Benoît-Joseph ne l'acceptait que par obéissance. Il ne cherchait même pas à raviver les braises et le rendait rapidement, disant que les autres devaient eux aussi pouvoir en profiter.

Chargé par l'abbé Paul Mancini de veiller sur les douze pensionnaires, Théodose Grimaldi devait observer leur conduite et rendre compte de tout ce qui pouvait troubler le bon ordre de la maison.

Il entendait fréquemment Benoît-Joseph murmurer durant la nuit :

Miserere mei, Deus, miserere mei...

ou encore :

" Oui, mon Dieu ! Ô mon Dieu ! "

Ne comprenant ni le latin ni le français, Théodose pensa qu'il convenait d'en référer à son supérieur.

L'abbé Mancini lui répondit en souriant :

" Laissez-le faire, Théodose. Il ne peut rien dire de mieux. "

Une autre scène est demeurée célèbre.

Un soir, Théodose Grimaldi laissa échapper, par mégarde, une parole grossière devant Benoît-Joseph et un autre pensionnaire. Celui-ci éclata de rire.

Benoît-Joseph, habituellement si doux, prit alors un visage grave et dit simplement :

" Qu'est-ce donc que cette manière de parler ? N'en avez-vous pas honte ? "

Profondément touché, Théodose reconnut aussitôt sa faute, baissa humblement la tête et accepta cette fraternelle correction.

Peu à peu, Benoît-Joseph retrouva le rythme de sa vie spirituelle romaine.

Chaque matin, après les prières prescrites par le règlement, les portes de l'hospice s'ouvraient jusqu'au soir. Les pauvres portaient mendier leur pain ou exercer quelque modeste travail.

Lui consacrait toute sa journée à la prière devant le Saint-Sacrement. Les longues heures d'adoration remplissaient son existence, si bien que le régime de l'hospice semblait avoir été conçu pour répondre parfaitement à sa vocation.

Il pouvait désormais laisser sa besace dans sa chambre et ne porter avec lui que les livres de prières nécessaires à ses dévotions.

Chaque année, Benoît-Joseph quittait Rome pour accomplir son pèlerinage à la Sainte Maison de Lorette.

Par esprit d'obéissance, il en demandait toujours l'autorisation à l'abbé Paul Mancini, reconnaissant en lui l'autorité légitime de l'hospice.

Ainsi, en 1780, lors de son neuvième pèlerinage à Lorette, l'abbé Mancini lui remit une lettre destinée à sœur Marie-Éléonore Mazza, abbesse du monastère Sainte-Claire de Montelupone.

Bien que cette petite ville fût située en dehors de son itinéraire habituel, Benoît-Joseph accepta cette mission avec reconnaissance. Pour obéir à son bienfaiteur, aucun détour ne lui semblait trop long.

Dans cette lettre, qui traitait principalement des affaires du couvent de Rome, l'abbé écrivait notamment :

" Je vous envoie le saint pauvre pèlerin qui passe sa vie en oraison et dont je vous ai parlé dans une précédente lettre. "

Année 1780 : La rencontre de Benoît-Joseph Labre avec les Clarisses de Montelupone à la demande de l'Abbé Paul Mancini.

Benoît-Joseph arriva à Montelupone dans la matinée du Jeudi saint, le 23 mars 1780.

Il se rendit aussitôt à l'église du monastère Sainte-Claire, où il assista, malgré son extrême fatigue, à l'intégralité des offices, constamment à genoux et parfaitement immobile.

Sa ferveur impressionna profondément les religieuses.

L'une d'elles le prit même pour un ange et conduisit plusieurs de ses compagnes à la tribune afin qu'elles puissent contempler ce spectacle édifiant.

Toutes furent saisies par son recueillement, particulièrement lorsqu'elles le virent accompagner le Saint-Sacrement, les yeux constamment baissés, plongé dans une profonde adoration.

À la fin de la cérémonie, il se présenta au parloir avec la lettre dont il était porteur.

À peine la mère abbesse eut-elle lu les quelques lignes de l'abbé Mancini qu'elle accourut à la grille pour rencontrer ce pèlerin dont on lui annonçait déjà la sainteté.

Benoît-Joseph se tenait humblement au fond du parloir.

Au premier regard, il lui apparut comme une image vivante du Christ, Roi des pauvres et des pèlerins. C'est ainsi qu'elle le décrira plus tard dans les lettres qu'elle adressera à l'abbé Paul Mancini.

L'entretien s'orienta aussitôt vers les réalités spirituelles. Les temps étaient difficiles, et, presque naturellement, la conversation porta sur les desseins de la Providence.

Toute sa vie, Mère Marie-Éléonore Mazza se souviendra des paroles de Benoît-Joseph. Elle en résumera plus tard la substance en ces termes :

" Dieu est irrité par les péchés des hommes, et tout particulièrement par ceux de certains ecclésiastiques, trop enclins à rechercher les plaisirs du monde, les divertissements, les réunions et les conversations frivoles. Une autre cause de sa juste colère est l'inobservance du carême, l'accroissement du luxe et du faste, ainsi que le manque de respect envers les églises. "

Profondément touchée par la vie intérieure du jeune pèlerin, Mère Marie-Éléonore lui proposa d'entrer dans la *Sainte Ligue* dont elle était l'initiatrice. Cette association rassemblait des personnes désireuses de progresser dans la vie spirituelle en s'aidant mutuellement par la prière, partageant les mérites de leurs bonnes œuvres et s'encourageant dans la recherche de la perfection évangélique.

Benoît-Joseph accepta avec simplicité d'en faire partie, uniquement pour la fin spirituelle qu'elle poursuivait. Son adhésion combla la mère abbesse, qui y vit un signe de la Providence.

Pendant leur entretien, les religieuses arrivaient tour à tour au parloir. Prévenues par leur supérieure, elles désiraient rencontrer ce pèlerin dont la ferveur les avait si profondément impressionnées durant les offices du Jeudi saint. En le reconnaissant, elles demeuraient silencieuses, incapables de détourner les yeux de celui qu'elles considéraient déjà comme un homme de Dieu.

L'une d'elles, la sœur sacristine, profondément émue par la pauvreté de ses vêtements, laissa échapper cette exclamation :

" Pauvre malheureux ! "

Benoît-Joseph, qui n'aimait pas qu'on le qualifiât ainsi, releva doucement la tête. Lui qui, depuis son arrivée, avait prononcé si peu de paroles, répondit aussitôt avec une gravité paisible :

" Malheureux sont ceux qui ont perdu Dieu pour toute l'éternité. "

Puis, en prononçant le saint Nom de Dieu, il inclina profondément la tête avec un immense respect.

Ces quelques mots produisirent une impression saisissante sur toutes les religieuses présentes.

La sœur sacristine demeura confuse de sa remarque. Quant aux autres, elles comprirent qu'elles avaient devant elles un homme entièrement habité par Dieu et se recommandèrent humblement à ses prières.

La mère abbesse fit alors apporter quelques aliments afin de réparer les forces du pèlerin après son long voyage.

Par obéissance, Benoît-Joseph accepta d'en prendre un peu, mais si peu que les religieuses insistèrent avec affection pour qu'il mange davantage.

Lorsque d'autres mets lui furent présentés, il les refusa avec douceur en disant :

" Mes sœurs, aujourd'hui la divine Providence m'a donné ce qui m'était nécessaire. Je n'ai plus besoin de rien. Gardez cela pour d'autres pauvres. "

On voulut au moins lui préparer quelques provisions pour le lendemain.

Il répondit simplement :

" Demain, c'est le Vendredi saint, consacré à la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Un peu de pain et un peu d'eau suffisent. Vous le savez mieux que moi, puisque vous êtes religieuses. "

Devant l'insistance maternelle de l'abbesse, il accepta finalement d'emporter un peu de pain et quelques fruits, uniquement par obéissance.

Au cours de la conversation, l'une des religieuses lui demanda :

" Que fait l'abbé Paul Mancini ? "

Toutes s'attendaient naturellement à recevoir des nouvelles de sa santé ou de ses occupations.

Mais Benoît-Joseph répondit simplement :

" Il aime Dieu. "

La mère abbesse sourit et reprit :

" Je le sais bien... mais encore, que fait-il ? "

Le pèlerin répéta paisiblement :

" Il aime Dieu. "

Quelques instants plus tard, une sœur converse, qui n'avait pas entendu cet échange, posa à son tour la même question :

" Comment se porte l'abbé Paul Mancini ? "

Benoît-Joseph répondit de nouveau, sans rien ajouter :

" Il aime Dieu. "

Pour lui, il ne pouvait y avoir de plus bel éloge ni de meilleure manière de définir toute une vie.

Pendant ce temps, le nombre des religieuses présentes au parloir ne cessait d'augmenter. Benoît-Joseph, profondément gêné de tant d'attentions, comprit qu'il devenait malgré lui l'objet de leur admiration.

Désireux de fuir tout honneur, il demanda aussitôt la permission de prendre congé.

La mère abbesse fit alors sortir les religieuses, espérant le retenir encore quelques instants.

Puis, dans un geste qui bouleversa profondément Benoît-Joseph, elle s'agenouilla devant lui comme devant un saint et lui demanda sa bénédiction.

Une telle marque de vénération fut pour lui une véritable épreuve.

Rougissant de confusion, il chercha aussitôt à mettre fin à l'entretien et quitta rapidement le monastère.

Les Clarisses demeurèrent longtemps saisies par tout ce qu'elles venaient de voir.

En quelques heures seulement, elles avaient découvert une âme d'une humilité extraordinaire, entièrement consumée par l'amour de Dieu.

Toutes regrettèrent la brièveté de cette rencontre, dont le souvenir demeura vivant pendant de longues années dans la communauté de Montelupone.

De Montelupone à Rome : le retour à l'hospice du Pèlerin de Dieu, le 18 juin 1780.

La communauté des Clarisses de Montelupone trouve son origine en 1567, lorsqu'un groupe de tertiaires franciscaines décida d'y mener une vie de prière selon l'esprit de sainte Claire. L'église et le monastère actuels furent édifiés en 1592.

L'autel majeur de l'église est dominé par une grande toile du peintre sicilien Onofrio Gabrielli, réalisée en 1695, représentant l'Immaculée Vierge portant l'Enfant Jésus, entourée de plusieurs saints.

Après le départ de Benoît-Joseph Labre, les religieuses de Sainte-Claire ne le revirent jamais. Pourtant, son passage demeura profondément gravé dans leur mémoire, comme celui d'un humble pèlerin dont la seule présence avait laissé entrevoir la sainteté.

En quittant Montelupone, Benoît-Joseph poursuivit sa route vers Lorette.

Il décida d'y demeurer vingt-deux jours. Ce neuvième pèlerinage allait marquer une étape importante de sa vie, puisqu'il y fit la connaissance pour la première fois des époux Sori, auprès desquels il choisit désormais de loger lors de ses séjours à la Sainte Maison.

Quelques semaines plus tard, le jeudi 18 juin 1780, il revint à Rome.

Selon son habitude, il se rendit aussitôt auprès de l'abbé Paul Mancini afin de le saluer et de solliciter la permission de reprendre sa place à l'hospice évangélique Saint-Martin-aux-Monts.

L'abbé lui demanda aussitôt :

" Avez-vous rapporté la réponse de la mère abbesse ? "

Benoît-Joseph répondit avec une entière simplicité qu'il n'était pas retourné au monastère des Clarisses.

La raison en était toute spirituelle.

Les religieuses, disait-il, lui avaient témoigné trop d'honneur.

" Elles se sont moquées de moi, répondit-il avec une profonde humilité. Elles se sont recommandées à mes prières comme si j'étais quelque chose de bon, alors que je ne suis qu'un pauvre pécheur. "

L'abbé Mancini sourit devant une telle humilité et lui répondit avec douceur :

— Les religieuses n'ont pourtant fait qu'obéir à l'enseignement de l'apôtre saint Jacques : "*Priez les uns pour les autres afin que vous soyez sauvés.*" Nous avons tous besoin des prières les uns des autres.

Benoît-Joseph connaissait parfaitement cette recommandation de l'Écriture et la mettait lui-même en pratique chaque jour.

Mais la ferveur avec laquelle les Clarisses s'étaient recommandées à ses prières l'avait profondément troublé, tant son humilité refusait toute marque de considération.

Il reprit alors, comme si rien ne s'était passé, sa place parmi les pensionnaires de l'hospice Saint-Martin-aux-Monts, retrouvant aussitôt le rythme silencieux de sa vie quotidienne.

Quelques jours plus tard, une lettre de Montelupone parvint à l'abbé Paul Mancini.

La mère Marie-Éléonore Mazza y exprimait toute la gratitude de sa communauté.

Elle remerciait chaleureusement l'abbé de leur avoir permis de rencontrer celui qu'elle appelait déjà " le saint pèlerin ". Toutes les religieuses conservaient le souvenir lumineux de cette visite qui avait profondément marqué leur vie spirituelle.

Au cours de l'été 1780, une grave épidémie de fièvre (1) se déclara à Rome.

Les familles aisées quittèrent la ville, tandis que les hôpitaux se remplirent rapidement de pauvres malades.

Par son genre de vie, Benoît-Joseph était plus exposé que quiconque à la contagion.

Il fut lui-même atteint par la maladie.

Pourtant, il ne manifesta jamais la moindre inquiétude.

Théodose, ainsi que les autres pensionnaires de l'hospice, le pressaient de garder le lit et de se laisser soigner.

L'abbé Mancini, voyant son visage amaigri et ses forces diminuer, lui demanda un jour ce dont il souffrait.

Apprenant qu'il s'agissait des fièvres, il lui proposa de le faire admettre dans un hôpital ou, s'il le préférait, de recevoir tous les soins nécessaires à l'hospice.

Benoît-Joseph répondit avec son calme habituel :

" Oh ! cela n'en vaut pas la peine. "

Et il continua exactement le même genre de vie qu'auparavant.

Sa confiance en Dieu ne fut pas déçue.

Après quelque temps, il recouvra la santé sans avoir pris le moindre remède, ce qui étonna tous ceux qui le connaissaient, tant ces fièvres étaient longues et éprouvantes.

Le soir, il disait simplement à ses compagnons :

" Vous voyez bien que la bonté de Dieu a pourvu à ma guérison. "

À l'approche de Noël 1780, l'abbé Paul Mancini voulut raviver la ferveur des pauvres accueillis à l'hospice.

Il proposa aux douze pensionnaires d'aller, pendant plusieurs jours, prier une heure devant la crèche de la basilique, afin de confier à Dieu leurs intentions.

Lorsque cette proposition fut faite à Benoît-Joseph, celui-ci demeura d'abord réservé.

Il craignait moins la fatigue que le risque de s'engager dans une obligation dont les modalités ne lui paraissaient pas suffisamment précises.

Il répondit finalement :

" J'irai si vous me le commandez. "

L'abbé Mancini lui répondit aussitôt :

— Non, je ne veux pas vous l'imposer. Je voudrais seulement que ce soit un acte libre de votre charité.

Alors Benoît-Joseph reprit :

" Dans ce cas, j'irai volontiers. Mais montrez-moi d'abord les prières que vous désirez me voir réciter. "

Après les avoir lues attentivement, il déclara avec son sérieux habituel :

" Une heure ne suffira pas. Il ne faut jamais estropier la prière. "

Puis il ajouta avec simplicité :

" Me permettriez-vous d'employer aussi quelque temps à méditer la Passion de Notre-Seigneur ? "

— Volontiers, répondit l'abbé.

Alors Benoît-Joseph conclut :

" Si cela vous convient, je consacrerai deux heures de prière pendant chacun des douze jours. Ainsi, chaque compagnon de l'hospice aura, en quelque sorte, sa journée de prière offerte au Seigneur. "

L'abbé Paul Mancini accepta avec joie cette généreuse proposition.

Il savait qu'il pouvait compter sur un intercesseur dont la prière montait vers Dieu avec une pureté exceptionnelle.

Les mois s'écoulèrent.

Dans le silence de sa vie quotidienne, Benoît-Joseph Labre continua d'édifier ses onze compagnons, Théodose Grimaldi et l'abbé Paul Mancini.

Cependant, tous remarquaient peu à peu que ses forces diminuaient.

Son corps semblait s'épuiser lentement, tandis que son âme, elle, paraissait s'élever toujours davantage vers Dieu.

Sans qu'il en eût lui-même conscience, les derniers mois de sa vie terrestre avaient commencé.

(1) L'épidémie de fièvre à Rome en 1780 correspond dans le texte aux ravages récurrents de la fièvre romaine, une forme sévère et endémique de paludisme liée à la Prolifération des moustiques dans les zones marécageuses de la Campagne romaine et les abords du Tibre. Cette affection frappait particulièrement la population et les voyageurs durant les mois d'été et d'automne. Symptômes : Fortes fièvres intermittentes, frissons intenses, affaiblissement général et complications mortelles en l'absence de traitements efficaces à l'époque. Les traitements utilisés au XVIIIe siècle pour soigner les fièvres à Rome consistait principalement sur le quinquina dites " poudre des Jésuites "

Gravure : " *Vraie effigie de Paul Mancini. Né le 10 janvier 1723, âgé de 68 ans, 7 mois et 18 jours. Mort le 7 septembre à 17 heures, en l'année 1791.* " Incisore : Anonimo - Fondo Petrinì – Roma - Istituto Centrale per la Grafica. Via della Stamperia 6, 00187 Roma



*Vera Effigie di . Paolo Mancini
Nato alli 10 di Gennato 1723 di . Anni 68
mesi 7 e giorni 18. Morto li 12 7bre a ore 17 l'anno
1791*

Le dixième pèlerinage à Lorette et la deuxième rencontre avec la famille Sori

Au cours du carême de 1781, Benoît-Joseph Labre se présenta une nouvelle fois devant l'abbé Paul Mancini afin de lui demander la permission de quitter l'hospice pour accomplir son pèlerinage annuel à la Sainte Maison de Lorette.

Voyant les forces de son protégé diminuer d'année en année, l'abbé, par sollicitude paternelle, lui proposa de voyager en compagnie d'un vieux pensionnaire de l'hospice qui devait lui aussi se rendre à Lorette avant de regagner sa ville natale.

Cette proposition était inspirée par la charité. Paul Mancini ne voyait pas sans inquiétude Benoît-Joseph entreprendre seul un si long voyage à travers les montagnes et les forêts des Marches.

Mais le pèlerin refusa avec douceur et fermeté.

Il expliqua qu'il préférerait voyager seul afin de ne pas être distrait dans sa prière.

Comme on insistait sur les avantages d'avoir un compagnon de route, il répondit simplement qu'il ne voulait être accompagné de personne, parce que le silence était pour lui le meilleur soutien de son dialogue avec Dieu.

Il partit donc seul, selon son habitude.

Cependant, la Providence allait bientôt faire reconnaître sa sainteté par de nouveaux témoins.

En suivant le même chemin que l'année précédente, il arriva, à la tombée du jour, près d'un lieu-dit appelé Saint-Martin, à mi-chemin de Montelupone.

Une pluie torrentielle s'abattit soudain sur la campagne.

Ne pouvant poursuivre sa route, il chercha un abri pour passer la nuit.

Deux frères cultivateurs, Félix-Antoine et Joseph-Antoine Pallotti, dont la ferme bordait le chemin, aperçurent ce pauvre pèlerin blotti sous leur escalier pour se protéger de l'averse.

Pris de compassion, ils l'invitèrent à entrer.

Benoît-Joseph demanda humblement s'il existait, dans la maison, une petite pièce près du four où il pourrait passer la nuit.

Les deux frères lui proposèrent plutôt de dormir dans l'étable, où il serait davantage à l'abri du froid.

Cette proposition convenait parfaitement à son humilité.

Il l'accepta avec reconnaissance.

À la vue de son étrange accoutrement — son vêtement en lambeaux serré par une corde, sa petite besace et l'étui de cuir noir contenant ses livres de prières suspendu à sa ceinture — les deux paysans éprouvèrent d'abord une certaine méfiance.

Mais lorsqu'ils observèrent son visage paisible, empreint d'une profonde candeur, toute crainte disparut.

Ils lui offrirent alors un peu de nourriture.

Pendant ce frugal repas, ils lui posèrent plusieurs questions.

Comme à son habitude, Benoît-Joseph répondit par quelques mots seulement.

— D'où venez-vous ?

— De Boulogne.

— Où demeurez-vous ?

— À Rome, à l'hospice Saint-Martin-aux-Monts.

— D'où arrivez-vous ?

— De Rome.

— Où allez-vous ?

— À Lorette.

Après le repas, les deux frères lui préparèrent une couche de paille dans l'étable et lui apportèrent une couverture.

Une heure plus tard, l'un d'eux revint fermer la porte.

Il aperçut alors Benoît-Joseph à genoux, les bras étendus en croix, parfaitement immobile, absorbé dans la prière.

Le lendemain, à l'aube, lorsqu'ils ouvrirent de nouveau l'étable, ils le retrouvèrent dans la même attitude de recueillement.

Cette scène les impressionna profondément.

Dès lors, ils furent persuadés d'avoir accueilli un véritable saint.

Comme beaucoup de braves gens de la campagne, ils imaginèrent alors pouvoir profiter de son crédit auprès de Dieu.

Ils auraient voulu lui demander les numéros gagnants de la prochaine loterie.

Par pudeur, ils n'osèrent pas formuler directement leur demande.

Ils commencèrent donc par lui demander s'il avait déjà assisté, à Rome, au tirage public de la loterie.

Benoît-Joseph demeura d'abord silencieux.

À la seconde question, il répondit avec vivacité :

" Quel tirage ? Quelle loterie ? Voilà bien une affaire qui n'est pas faite pour les pauvres ! "

Ces quelques mots suffirent.

Les deux frères baissèrent aussitôt la tête, comprenant la vanité de leur pensée.

Au moment du départ, ils lui offrirent un pain pour la route.

Comme toujours, Benoît-Joseph hésita à l'accepter.

Il répondit avec confiance :

" Dieu me donnera ce dont j'aurai besoin au moment voulu. "

Mais, devant leur insistance, il reçut ce pain avec reconnaissance, les remercia chaleureusement et reprit son chemin vers Lorette.

Le lendemain, l'un des deux frères se rendit au monastère Sainte-Claire, dont ils cultivaient les terres.

Il raconta aussitôt à la mère Marie-Éléonore Mazza la visite inattendue du pèlerin et les étonnantes attitudes de prière dont ils avaient été témoins.

L'abbesse comprit immédiatement qu'il s'agissait du même Benoît-Joseph Labre qu'elle avait rencontré l'année précédente.

Déjà informée de son passage par le facteur du monastère, elle félicita le cultivateur de la grâce que Dieu lui avait accordée en recevant sous son toit un homme d'une si grande sainteté.

Après l'octave de Pâques, le 22 avril 1781, Benoît-Joseph arriva enfin à Lorette.

Ce matin-là, Gaudence Sori passait par la rue de la Pêcherie lorsqu'il aperçut le pèlerin.

La fatigue de la route et les pluies des jours précédents avaient encore accentué son extrême pauvreté.

À peine l'eut-il reconnu qu'il s'écria avec joie :

" Benoît-Joseph ! Pourquoi ne venez-vous pas vous reposer chez nous ? "

Le pèlerin répondit aussitôt :

" D'abord chez la Madone ; ensuite, j'irai chez vous. "

Comme toujours, la Sainte Maison passait avant tout.

Il se rendit donc immédiatement à la basilique, où il demeura en prière durant toute la journée.

Ce n'est que très tard dans la soirée qu'il se présenta enfin à la maison des Sori.

En entrant, il dit avec beaucoup d'humilité :

" Vous voulez donc bien me faire encore cette année la charité de m'accueillir... Mais je risque de vous causer bien des dérangements. "

Barba Sori lui répondit avec affection :

" Mais non ! Vous nous faites une grande joie. Montez dans votre chambre, déposez votre paquet, puis venez vite souper : tout est prêt. "

Benoît-Joseph obéit avec reconnaissance.

Pendant le repas, Barba lui apprit que Marianne, leur fille aînée, et le petit Joseph revenaient de l'école et souhaitaient lui dire bonsoir.

Le pèlerin répondit en souriant :

" Que veulent-ils donc voir ? Ils ne verront qu'un pauvre loup ! "

Lorsque les deux enfants entrèrent, il les accueillit pourtant avec un sourire plein de bonté et leur parla avec une grande douceur.

La famille Sori connaissait désormais suffisamment Benoît-Joseph pour savoir qu'il fallait parfois lui imposer la charité au nom de l'obéissance.

Voyant sa chemise devenue presque noire tant elle était usée et sale, Barba exigea dès le lendemain qu'il en mette une propre pendant que l'on laverait la sienne.

Benoît-Joseph résista d'abord :

" Ce n'est pas la peine... "

Mais Barba répondit avec bon sens :

" Au contraire ! Si vous tombiez malade sur la route et que vous soyez conduit dans un hôpital, il sera bon que vous ayez du linge propre pour vous changer. "

Benoît-Joseph baissa simplement la tête et obéit.

Lorsque sa chemise lui fut rendue, il remercia comme s'il avait reçu un immense bienfait.

Par le même procédé, on lui fit accepter un gilet de flanelle ainsi qu'un mouchoir neuf, destiné à remplacer l'ancien, devenu plus semblable à un torchon qu'à un véritable mouchoir.

Les Sori remarquèrent également que, lorsqu'il mangeait seul, Benoît-Joseph ne prenait qu'une infime partie de ce qu'on lui avait préparé.

Ils décidèrent donc que quelqu'un serait toujours présent au moment du repas.

Il fallait d'abord lui ordonner de s'asseoir, car jamais il ne l'aurait fait de lui-même.

Puis on l'encourageait, parfois même on l'obligeait avec affection à manger davantage.

Lorsque Gaudence ou Barba ne pouvaient être présents, ils envoyaient la gouvernante avec cette simple consigne :

" Les maîtres de la maison veulent que vous mangiez. "

Le pèlerin s'en plaignait doucement :

" Mais c'est beaucoup trop pour un pauvre ! Vous oubliez donc que je ne suis qu'un misérable. "

Et les Sori lui répondaient invariablement :

" Justement parce que nous vous connaissons, vous ne devez pas nous empêcher de vous faire la charité. "

Le retour à Rome

Les Sori connaissaient désormais si bien Benoît-Joseph qu'ils avaient trouvé le seul moyen de lui faire accepter les soins les plus élémentaires : l'obéissance.

Lorsque Gaudence et Barba ne parvenaient pas à le convaincre de manger suffisamment, ils demandaient l'aide de l'abbé Valéri, pénitencier de la Sainte Maison de Lorette.

Le prêtre venait le rejoindre à l'heure du souper et, avec une douce autorité, lui ordonnait de s'asseoir à table et d'accepter les aliments qu'on lui présentait, rappelant l'exemple de Jésus envoyant ses disciples recevoir avec simplicité ce qui leur était offert.

Alors seulement, Benoît-Joseph obéissait sans hésitation. Il prenait un morceau du pain placé devant lui et goûtait, avec reconnaissance, chacun des plats qui lui étaient servis.

Avant de repartir, l'abbé Valéri lui recommandait d'obéir fidèlement à ses hôtes en tout ce qui concernait la nourriture, les vêtements et les soins qu'ils voulaient lui prodiguer.

Ainsi s'était formée, autour du pèlerin, une véritable alliance de charité. Tous s'entendaient pour combattre, avec délicatesse mais fermeté, les excès de ses austérités.

Un soir, l'abbé Valéri confia discrètement à Barba Sori que Benoît-Joseph avait perdu ou cassé son chapelet, mais qu'il n'osait en demander un autre.

En souriant, elle lui apporta aussitôt un chapelet de grains de bois montés sur un fil de laiton, orné d'une médaille de Notre-Dame de Lorette.

Benoît-Joseph le reçut avec une joie simple, le passa immédiatement autour de son cou, et l'on devait encore le voir le porter l'année suivante.

L'abbé Valéri voulut en rembourser le prix.

Barba s'y opposa avec empressement :

" Benoît-Joseph est notre hôte ; c'est à nous de lui fournir tout ce qui lui est nécessaire. "

Elle était jalouse de ce privilège.

Par respect pour celui qu'elle considérait déjà comme un saint, elle conservait soigneusement à part les objets qu'il avait utilisés : la nappe, les assiettes, les couverts et divers ustensiles. Elle ne voulait plus que personne ne s'en serve, tant elle les regardait comme des souvenirs précieux.

Quinze jours après son arrivée, Benoît-Joseph annonça à l'abbé Valéri son prochain départ.

Le prêtre voulut lui remettre un peu d'argent pour la route.

Benoît-Joseph répondit simplement :

" Qu'en ferais-je ? "

Cette réponse, devenue familière à ceux qui le connaissaient, exprimait tout son détachement des biens de ce monde.

L'abbé insista :

" Prenez-en au moins ce que vous voudrez. "

Le pèlerin accepta seulement deux ou trois baïoques.

Puis l'abbé lui demanda :

" Souvenez-vous de moi dans toutes vos prières. "

Benoît-Joseph demeura quelques instants silencieux, leva les yeux vers le ciel, puis répondit avec sa simplicité habituelle :

" Ce serait une trop grande charge. Je prierai pour vous lorsque Dieu me le rappellera. "

Le soir même, il annonça également à la famille Sori qu'il repartirait dès le lendemain.

Barba accueillit cette nouvelle avec tristesse.

Elle aurait voulu prolonger son séjour, mais comprit bien vite que rien ne pouvait détourner le pèlerin de son itinéraire.

Avant son départ, elle lui confia cependant une intention toute personnelle.

Enceinte de cinq mois, elle lui demanda de prier pour elle.

Ses précédents accouchements avaient été particulièrement difficiles et elle redoutait celui qui approchait.

Elle lui dit avec confiance :

" Recommandez-moi à Dieu, afin que cette naissance soit plus heureuse que les précédentes. "

Ce qui nourrissait cette confiance était l'habitude qu'avait Benoît-Joseph de répondre, lorsqu'on sollicitait ses prières :

" J'y suis obligé. "

La famille avait également constaté un fait qui l'avait profondément frappée.

Depuis que le pèlerin demeurait chez eux, le commerce semblait connaître une prospérité inattendue.

Barba dira plus tard :

" Il semblait que la divine Providence faisait pleuvoir ses bénédictions sur notre maison pendant que le serviteur de Dieu l'habitait. "

Sa confiance ne fut pas déçue.

Quelques mois plus tard, elle donna naissance à son enfant dans des conditions particulièrement heureuses, contrairement à toutes ses couches précédentes.

Cette faveur, attribuée à l'intercession de Benoît-Joseph Labre, fut à l'origine de la confiance que de nombreuses femmes enceintes placèrent ensuite dans ses prières.

Le lendemain, après avoir passé toute la matinée en prière dans la basilique de la Sainte Maison, Benoît-Joseph revint vers midi pour prendre congé de la famille.

Ne trouvant à la maison que Gaudence Sori, il le chargea de transmettre à Barba ses plus humbles remerciements.

Gaudence renouvela alors l'invitation que son épouse lui avait adressée la veille :

" Lorsque vous reviendrez l'année prochaine, venez directement chez nous. Nous saurons ainsi que vous acceptez la charité que nous désirons vous faire. Vous voyez bien que nous vous traitons simplement, comme un pauvre parmi nous, sans aucune cérémonie. "

Ces paroles étaient précisément celles qui convenaient au cœur de Benoît-Joseph.

Il répondit par une légère inclination de tête, signe discret de son consentement.

Gaudence lui demanda encore :

" Avez-vous besoin de quelque chose pour votre voyage ? "

Le pèlerin regarda son bâton de marche et répondit avec naturel :

" Mon bâton commence à être bien usé. Si vous pouviez m'en donner un autre... "

Gaudence lui remit aussitôt celui qu'avait oublié un voyageur de passage.

Puis il ajouta :

" Prenez au moins ce demi-pain pour la route. "

Benoît-Joseph accepta avec reconnaissance.

Comme à son habitude, il reprit aussitôt sa route, presque à jeun.

De retour à Rome, il retrouva sa place à l'hospice évangélique Saint-Martin-aux-Monts.

Quelques mois plus tard, en octobre 1781, l'abbé Paul Mancini dut se rendre à Lorette pour diverses affaires.

Il profita de ce voyage pour visiter le monastère Sainte-Claire de Montelupone.

Le facteur du couvent lui raconta qu'au printemps précédent il avait rencontré Benoît-Joseph près de Morrovalle et l'avait invité à revenir au monastère, où les religieuses l'auraient accueilli avec joie.

Le pèlerin avait simplement répondu par un geste, signifiant qu'il ne pouvait s'y rendre.

L'homme ne comprenait toujours pas ce refus.

Paul Mancini en donna lui-même l'explication.

Connaissant la profonde humilité de Benoît-Joseph, il savait qu'il voulait éviter tout lieu où l'on risquait de lui témoigner des honneurs.

Les Clarisses regrettèrent vivement de lui avoir manifesté tant d'admiration lors de sa précédente visite, comprenant qu'elles avaient été, sans le vouloir, la cause de son absence.

Poursuivant son voyage, l'abbé Mancini visita ensuite le monastère des Clarisses de Montecchio, près de Macerata.

Il y rencontra deux religieuses réputées pour leur grande vertu : sœur Marie-Éléonore Bonomi et sœur Marie-Archange Brogli.

Au cours de la conversation, il leur parla naturellement de l'hospice qu'il dirigeait à Rome et évoqua ce pauvre pèlerin qui, chaque année, se rendait à Lorette.

Il leur raconta également l'épisode de Montelupone.

Les deux religieuses exprimèrent aussitôt le désir de rencontrer un tel homme.

Elles demandèrent à l'abbé Mancini de l'envoyer au monastère lors de son prochain pèlerinage.

Celui-ci leur répondit avec prudence :

" La distance ne l'arrêtera certainement pas. Il voyage volontiers à travers champs et forêts. Mais je ne suis pas certain qu'il accepte de venir, précisément par crainte d'être reçu comme à Montelupone. Si toutefois il se présente ici, je vous en prie, ne lui témoignez ni empressement ni égards particuliers, sans quoi il prendra immédiatement la fuite. "

Puis il ajouta avec un sourire :

" J'ai remarqué que, lorsqu'on lui demande de prier en montrant trop d'insistance, il craint aussitôt de céder à la vanité. C'est pourquoi je m'abstiens souvent de lui demander de prier pour moi. Je suis persuadé qu'il ne m'oublie jamais devant Dieu et que je dois beaucoup à son intercession. "

Ces paroles ne firent qu'accroître encore le désir des deux Clarisses de rencontrer ce mystérieux pèlerin.

Elles attendirent avec impatience le retour du printemps.

Revenu à Rome, l'abbé Mancini se garda bien de parler immédiatement de cette demande à Benoît-Joseph.

Il préféra attendre le moment favorable.

Pendant ce temps, la vie reprit son cours à l'hospice Saint-Martin-aux-Monts.

Chaque jour, Benoît-Joseph retrouvait ses longues heures de prière dans les églises du Rione Monti.

Chaque soir, il rentrait un peu plus fatigué que la veille, tandis que ses forces continuaient de décliner.

Parmi les pensionnaires de l'hospice, l'un d'eux se distingua particulièrement : Antonin Bartolotti, Napolitain originaire de Lauriana.

Entré à l'hospice en juin 1780, à l'âge de soixante-deux ans, il ne tarda pas à discerner, grâce à son intelligence et à son sens de l'observation, la valeur spirituelle de Benoît-Joseph.

Une profonde amitié naquit entre eux.

Bartolotti observait avec admiration les moindres habitudes du pèlerin, étudiant sa manière de vivre avec une sorte d'émulation, comme un disciple cherchant à apprendre auprès d'un maître de la vie intérieure.

La charité fraternelle de Benoît-Joseph à l'hospice Saint-Martin-aux-Monts

Un jour, l'un des pensionnaires de l'hospice entra dans un tel état d'ivresse qu'il fut incapable de se déshabiller seul. Il fallut le conduire jusqu'à son lit et l'aider à s'y coucher, tâche dont Antonin Bartolotti s'acquitta avec dévouement.

Devant cette scène, un autre compagnon, nommé Christophe, laissa échapper cette réflexion :

— " Il vaut encore mieux être ivre que malade. "

Benoît-Joseph se tourna aussitôt vers lui et lui répondit avec gravité, mais sans dureté :

— " Êtes-vous donc insensé ? Ne savez-vous pas que l'ivresse est un péché, tandis que la maladie ne l'est pas ? "

Christophe ne se formalisa nullement de cette remarque. Connaissant Benoît-Joseph, il reconnut aussitôt, par son silence, que cette correction était pleinement justifiée.

Un troisième compagnon sembla toutefois trouver la réprimande un peu sévère. Christophe coupa court à toute discussion en déclarant simplement qu'il l'avait méritée pour avoir parlé avec légèreté.

Antonin Bartolotti demeura profondément édifié par cette scène. Il voyait comment Benoît-Joseph savait corriger une parole contraire à l'Évangile sans jamais laisser paraître ni colère, ni mépris, mais uniquement avec la douceur de la charité fraternelle.

Cette charité ne manquait jamais une occasion de se mettre au service des autres.

Nous ne dirons pas que Benoît-Joseph partageait l'infortune de ses compagnons, car la pauvreté était pour lui un choix librement consenti : il avait voulu devenir un pauvre pèlerin pour suivre le Christ. Pour la plupart des autres pensionnaires, au contraire, la misère était une nécessité.

Aussi, lorsqu'un compagnon tombait malade ou se trouvait simplement indisposé, Benoît-Joseph était toujours le premier à le servir avec une délicatesse admirable.

Si l'un d'eux manquait de quelque chose de nécessaire, il se privait aussitôt pour le secourir.

Un soir d'hiver arriva un nouveau pensionnaire qui ne possédait plus de chaussures. Ses pieds et ses jambes étaient couverts de plaies.

Sans hésiter, Benoît-Joseph lui offrit la meilleure paire de souliers qu'il possédait.

Le pauvre homme hésita à les accepter, croyant qu'on lui en demanderait le prix et n'ayant aucun moyen de les payer.

Devinant sa pensée, Benoît-Joseph lui dit avec bonté :

— " Je ne vous les vends pas ; je vous les donne. "

Lorsqu'il possédait un morceau de pain ou quelque autre nourriture, il le partageait volontiers avec celui qui en avait besoin.

S'il lui restait par hasard quelques pièces de monnaie, il les employait aussitôt à payer la contribution destinée à l'huile servant à l'éclairage commun pour l'un de ses compagnons qui ne pouvait s'acquitter de cette dépense. Chacun, en effet, devait participer à tour de rôle à cette modeste charge de la communauté.

Un autre pauvre avait un jour besoin d'un morceau de toile.

À cette époque, Benoît-Joseph possédait encore trois chemises.

Il lui en remit une en disant simplement qu'il pouvait en disposer.

Voyant son compagnon s'apprêter à n'en découper qu'un morceau, il ajouta aussitôt :

— " Ce n'est pas la peine. Prenez-la tout entière ; elle vous sera plus utile. "

Mais c'était surtout lorsqu'il pouvait préserver quelqu'un d'une faute qu'il déployait toute l'étendue de sa charité.

Parmi les pensionnaires se trouvait un homme envers lequel Benoît-Joseph gardait toujours une attitude grave et réservée.

Quelque temps plus tard, cet homme quitta définitivement l'hospice après avoir trouvé un emploi dans une librairie.

Son travail honnête lui permit bientôt de se marier et de fonder un foyer.

Quelques mois après, il rencontra Benoît-Joseph dans une rue de Rome.

Quelle ne fut pas sa surprise de voir le pèlerin lui adresser cette fois un sourire plein de bienveillance, si différent de la gravité qu'il lui témoignait autrefois !

Longtemps, il chercha à comprendre cette différence.

Puis une lumière se fit dans son esprit.

Il comprit que Benoît-Joseph avait discerné l'état de sa conscience.

Il raconta lui-même à Antonin Bartolotti que, lorsqu'il vivait encore à l'hospice, sa vie était chargée de nombreuses fautes graves. Depuis son mariage, il avait sincèrement changé de conduite.

Il ne doutait pas que cette conversion expliquât le changement d'attitude de Benoît-Joseph à son égard.

Dès lors, il accueillait toujours avec reconnaissance les conseils que le saint lui donnait lorsqu'ils se rencontraient dans les rues de Rome.

Une autre circonstance manifesta encore sa délicatesse de conscience.

Un pauvre se plaignait qu'on lui eût dérobé un pain.

Sans pouvoir désigner le coupable, il soupçonnait qu'il se trouvait parmi les pensionnaires de l'hospice et répétait chaque soir que, s'il découvrait le voleur, il saurait bien se venger.

Pendant plusieurs jours, il ne parla plus que de représailles.

Or, à cette époque, l'abbé Paul Mancini prescrivit un triduum de prières pour tous les habitants de l'hospice.

Le plaignant fut l'un des premiers à rappeler qu'il fallait se préparer à gagner les indulgences.

Saisissant cette occasion, Benoît-Joseph fit une correction fraternelle sans jamais désigner personne.

Il dit simplement à haute voix :

— " Pour gagner une indulgence, il ne suffit pas de réciter les prières prescrites ; il faut encore pardonner de tout son cœur les injures et les torts que l'on a reçus. "

Antonin lui répondit :

— " Vous êtes vraiment trop scrupuleux. Il suffit pourtant de faire, de notre côté, tout ce que nous pouvons. "

Alors Benoît-Joseph s'approcha doucement de lui et lui dit à voix basse :

— " Je ne parlais pas de toi, Antonin, mais de celui qui, depuis plusieurs jours, ne parle que de vengeance pour un léger tort. "

Comprenant aussitôt sa pensée, Antonin prit la parole à son tour pour appuyer discrètement cette exhortation.

L'homme offensé ne reparla plus jamais de vengeance, montrant ainsi qu'il avait compris la leçon.

Antonin Bartolotti était un homme profondément religieux.

Cependant, sa conscience n'était pas aussi exigeante que celle de Benoît-Joseph, et il reçut lui aussi, plus d'une fois, quelques corrections fraternelles.

Un jour, il soutint qu'il était permis de recourir à un léger mensonge afin de se tirer d'embarras.

Benoît-Joseph l'interrompit aussitôt :

— " Le plus petit mensonge n'est jamais permis, quand même il s'agirait de sauver le monde entier. Offenser Dieu demeure toujours le plus grand des maux. "

Peu de temps après, une circonstance permit à Benoît-Joseph de mettre cet enseignement en pratique.

Antonin travaillait alors durant la journée à la pharmacie des Carmes de la Transpontine, située assez loin de l'hospice.

Le soir, il rentrait très fatigué.

Des dames du voisinage, qui avaient coutume de lui confier quelques travaux de jardinage, vinrent un jour demander s'il était revenu.

Antonin, n'ayant aucune envie de ressortir, pria un compagnon de répondre qu'il n'était pas encore rentré.

À peine ces paroles furent-elles prononcées que Benoît-Joseph ouvrit une fenêtre et appela les visiteuses :

— " Antonin est bien rentré, mais il est trop fatigué pour venir vous voir. "

Puis il referma aussitôt la fenêtre, afin de ne pas prolonger la conversation.

Se tournant ensuite vers Antonin, il lui dit avec douceur :

— " Vous oubliez donc qu'il n'est jamais permis de mentir et que nous devons toujours dire la vérité, quoi qu'il puisse nous en coûter. "

La leçon porta son fruit.

Antonin sortit aussitôt de l'hospice pour aller rejoindre ces dames, auxquelles il expliqua simplement son état de fatigue avant de convenir avec elles des travaux qu'elles souhaitaient lui confier.

La sagesse spirituelle de Benoît-Joseph à l'hospice Saint-Martin-aux-Monts

À l'hospice, Antonin Bartolotti laissait parfois échapper quelques imprécations contre le démon. Benoît-Joseph le reprenait alors avec douceur, lui rappelant que, malgré toute sa malice, Satan demeurerait une créature de Dieu.

Pour appuyer son propos, il citait l'exemple de l'archange saint Michel. Les Saintes Écritures rapportent qu'au cours de son combat contre le démon, il ne se permit pas de le maudire, mais se contenta de dire :

" Que le Seigneur te réprime ! "

Cette remarque ne fut pas la seule à révéler à Antonin combien Benoît-Joseph était profondément nourri des Saintes Écritures.

L'autorité morale qui émanait de sa vertu lui attirait le respect de tous, même lorsqu'il devait adresser une correction fraternelle.

Un jour, alors que Benoît-Joseph s'apprêtait à sortir pour acheter l'huile destinée à l'éclairage de l'hospice, un compagnon lui demanda de rapporter également un pain et lui remit une pièce de monnaie.

Benoît-Joseph lui répondit aussitôt :

— " Mais aujourd'hui, c'est jour de jeûne ; nous sommes en carême. "

Il ne consentit à accomplir cette commission qu'après que le pauvre lui eut assuré n'avoir presque rien mangé de toute la journée.

C'est également à Benoît-Joseph que les pensionnaires attribuèrent une belle coutume qui se répandit bientôt dans l'hospice : en entrant ou en sortant, chacun se saluait désormais par ces mots :

" Loués soient Jésus et Marie ! "

auxquels on répondait :

" Qu'ils soient loués à jamais ! "

Un autre épisode révèle combien sa charité s'étendait jusque dans les plus petits détails de la vie quotidienne.

L'abbé Paul Mancini avait ordonné qu'on vidât toutes les paillasses afin d'en brûler la vieille paille et de la remplacer par une litière neuve.

Benoît-Joseph exécuta aussitôt la première partie de cet ordre.

Mais lorsqu'il fallut mettre le feu aux anciennes pailles, il s'aperçut que la fumée incommodait les habitants des maisons voisines.

Il refusa alors d'allumer le brasier.

Antonin, chargé de surveiller les travaux, lui demanda la raison de ce refus.

Benoît-Joseph répondit simplement :

— " Les voisins se fâchent et murmurent. Je ne veux pas être l'occasion d'une offense envers Dieu. "

Même les désagréments les plus insignifiants causés au prochain lui semblaient devoir être évités lorsqu'il était possible de le faire.

Au printemps de l'année 1781 arriva à l'hospice un nouvel hôte : Léopold Clavelli.

Originaire de L'Aquila, dans le royaume de Naples, il avait exercé durant près de cinquante années le métier de doreur. Âgé de soixante-neuf ans, des revers de fortune l'avaient contraint à quitter sa ville natale pour venir chercher refuge à Rome.

Admis à l'hospice au mois d'avril, il fut bientôt choisi par l'abbé Paul Mancini pour remplacer Théodose Grimaldi, gravement malade.

Transporté à l'hôpital du Saint-Esprit, Théodose y mourut peu de temps après.

Sans posséder la profonde piété de son prédécesseur, Léopold se montrait plus énergique dans l'exercice de son autorité.

Grâce à son expérience et à son caractère ferme, il réussit à maintenir un excellent ordre parmi les douze pensionnaires de l'hospice.

Au début, pourtant, il ne se fit pas une opinion très favorable de Benoît-Joseph.

Le silence habituel du pèlerin lui paraissait étrange, et il le sollicitait fréquemment pour diverses tâches, parfois avec une certaine rudesse.

Benoît-Joseph recevait chacun de ces ordres avec la simplicité d'un enfant.

Un jour, Léopold lui rappela que c'était son tour d'aller chercher l'huile destinée à l'éclairage.

Trouvant qu'il ne se pressait pas suffisamment, il lui parla avec sévérité, lui rappelant que nul n'était dispensé des corvées communes.

Sans la moindre hésitation, Benoît-Joseph se leva aussitôt et partit accomplir ce qui lui était demandé.

Peu à peu, la patience inaltérable, la douceur et l'égalité d'humeur du pèlerin finirent par désarmer son nouveau gardien.

Léopold comprit qu'il avait devant lui un homme d'une authentique sainteté, dont la piété était aussi éclairée que profonde.

Chaque soir, durant la récitation du chapelet, le règlement autorisait les pauvres à s'asseoir lorsqu'ils se sentaient fatigués.

Jamais Benoît-Joseph ne profita de cette permission.

À plusieurs reprises, Léopold lui proposa de s'asseoir.

Voyant qu'il refusait constamment, il finit un soir par le lui ordonner au nom de l'obéissance.

Benoît-Joseph s'assit immédiatement, sans la moindre résistance.

Mais, quelques instants plus tard, il se remit spontanément à genoux.

Le gardien comprit alors combien cette attitude de prière lui était naturelle et n'insista plus jamais.

Parmi toutes les prières récitées en commun, celles qui étaient adressées à la Très Sainte Vierge semblaient embraser davantage encore son âme.

Sa voix devenait plus fervente, son visage s'illuminait et tout son être paraissait absorbé dans la contemplation de Marie.

Les compagnons de l'hospice remarquaient alors que son cou semblait s'allonger, comme s'il voulait fixer son regard sur l'image de la Vierge avec une intensité extraordinaire.

Ils disaient volontiers entre eux :

" Regardez... Benoît-Joseph va entrer en extase ! "

Léopold Clavelli, qui s'était d'abord montré sceptique devant cette attitude inhabituelle, en fut peu à peu profondément touché.

La ferveur eucharistique de Benoît-Joseph et l'épreuve de la souffrance

Les prières du soir à l'hospice se terminaient toujours par cette invocation :

" Loué soit et remercié à jamais le Très Saint et très divin Sacrement ! "

Tous les pensionnaires répondaient d'une seule voix en répétant ces mêmes paroles.

Léopold Clavelli remarqua cependant qu'au moment où cette invocation était prononcée, Benoît-Joseph levait lentement les yeux vers le ciel, croisait les bras sur sa poitrine, inclinait profondément la tête et l'appuyait contre la crédence la plus proche, sans jamais répondre à haute voix avec les autres.

Étonné d'une telle attitude, il crut d'abord devoir le reprendre.

Il lui demanda pourquoi il gardait ainsi le silence précisément au moment où l'on rendait hommage au Saint-Sacrement.

Benoît-Joseph ne chercha pas à se justifier. Il accueillit simplement la remarque avec son humilité habituelle et continua néanmoins à agir de la même manière.

Le gardien, qui connaissait désormais sa parfaite obéissance et sa profonde piété, décida alors de l'observer plus attentivement.

Peu à peu, il comprit ce qui se passait.

Chaque fois que le Très Saint Sacrement était seulement nommé, Benoît-Joseph semblait comme saisi d'un élan intérieur si profond qu'il demeurait incapable de prononcer un seul mot.

Son âme paraissait absorbée dans une contemplation silencieuse, comme consumée d'amour pour la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie.

Léopold comprit qu'il ne s'agissait nullement d'une négligence, mais d'un recueillement si intense qu'il suspendait jusqu'à l'usage de la parole.

À mesure qu'il observait Benoît-Joseph, il ne découvrait jamais chez lui ni un geste, ni une parole, ni une attitude qui pût offenser Dieu.

Son estime se transforma peu à peu en une véritable vénération.

Lorsque venait l'heure de fermer l'hospice et que Benoît-Joseph n'était pas encore revenu, Léopold partait parfois à sa recherche, craignant que son recueillement dans une église ne lui eût fait perdre la notion du temps.

Bien qu'il fût le gardien de l'hospice et exerçât son autorité sur tous les pensionnaires, il en vint à écouter les moindres paroles de Benoît-Joseph avec un profond respect.

Il disait souvent que chacune de ses réponses lui semblait contenir une véritable leçon de sagesse chrétienne.

La manière dont Benoît-Joseph priait produisit sur Léopold une impression durable.

Il se reprochait sans cesse la tiédeur de sa propre prière et répétait volontiers :

" Il me suffirait d'avoir, dans l'église, le même recueillement que Benoît-Joseph conserve jusque dans la rue et à l'hospice. "

Cette admiration grandissante fut à l'origine du zèle avec lequel Léopold Clavelli devait plus tard témoigner en faveur de Benoît-Joseph après sa mort.

Les longues heures que Benoît-Joseph passait chaque jour en adoration devant le Saint-Sacrement n'étaient pas sans conséquences sur son corps.

Depuis de nombreuses années, son habitude de demeurer agenouillé pendant des heures avait provoqué l'apparition, sur chacun de ses genoux, de volumineuses tumeurs (2) charnues que les témoins de l'époque qualifient parfois de *sarcomes*, lesquelles rendaient cette position toujours plus douloureuse.

Il supportait cette souffrance avec un silence admirable, sans jamais se plaindre.

Cependant, ces excroissances continuaient à augmenter de volume et Benoît-Joseph commençait à craindre qu'elles ne l'empêchent un jour de poursuivre ses longues heures de prière.

Un jour, il alla trouver l'abbé Paul Mancini dans l'église où celui-ci se trouvait.

Avec beaucoup de simplicité, il lui demanda s'il connaissait un remède capable de soulager cette infirmité ou de faire enlever ces grosses loupes qui s'étaient formées sur ses genoux.

Il lui expliqua qu'autrefois, lorsqu'il vivait encore en France, il avait souffert d'un mal semblable, mais beaucoup moins avancé, et qu'une plante médicinale lui avait alors procuré un réel soulagement.

L'abbé Mancini lui répondit qu'il ne connaissait pas cette plante.

Il lui proposa cependant de consulter un de ses amis, pharmacien de profession, qui pratiquait également la chirurgie et pourrait certainement lui apporter les soins nécessaires.

Munis d'une lettre de recommandation de l'abbé Mancini, Benoît-Joseph se rendit donc chez ce pharmacien.

Après un examen attentif, celui-ci lui proposa un traitement, mais à une condition : il devrait accepter de garder le lit pendant plusieurs jours afin de favoriser la guérison.

Une telle perspective était inconcevable pour le pèlerin.

Benoît-Joseph refusa avec douceur.

Il expliqua qu'il vivait uniquement de la charité publique et qu'il ne pouvait se permettre de demeurer aussi longtemps inactif.

L'abbé Mancini comprit aussitôt que cette raison n'était pas la seule.

Il savait que Benoît-Joseph redoutait surtout qu'un repos prolongé ne l'éloignât des églises où il consacrait toutes ses journées à la prière devant le Saint-Sacrement.

Il lui dit alors avec bonté :

" Puisque le Seigneur permet que vous conserviez cette infirmité, il faut la supporter avec patience. Cependant, puisque ces excroissances sont la conséquence de vos longues génuflexions, vous devriez désormais demeurer plus souvent debout, ou même vous asseoir pendant une partie de vos oraisons. "

Benoît-Joseph répondit avec son humilité coutumière :

" M'asseoir, j'aurai bien de la peine à m'y résoudre ; mais je suivrai votre conseil en demeurant davantage debout. "

À partir de ce jour, il ne parla plus jamais de cette souffrance.

Ce n'est qu'après sa mort, lorsque l'on découvrit l'importance de ces tumeurs, que l'on mesura l'héroïsme silencieux avec lequel il avait porté cette épreuve pendant de longues années.

Pour autant, rien ne put le détourner de sa chère église de Notre-Dame-des-Monts.

Lorsque la douleur devenait trop vive et qu'il lui était impossible de demeurer plus longtemps à genoux, il se relevait, conformément au conseil de l'abbé Mancini, et poursuivait son adoration debout.

Plus rarement encore, lorsque ses forces l'abandonnaient complètement, il s'autorisait à s'asseoir quelques instants sur un banc, avant de reprendre, dès qu'il le pouvait, sa prière devant le Saint-Sacrement.

Ainsi, jusqu'à la fin de sa vie, la souffrance ne diminua jamais son amour de l'Eucharistie. Elle en devint, au contraire, l'offrande la plus discrète et sans doute la plus héroïque.

(2) Les récits anciens parlent de "deux tumeurs charnues" ou de "sarcomes", mais il convient de comprendre ce vocabulaire dans le contexte médical du XVIII^e siècle. À cette époque, le terme sarcome était employé dans un sens beaucoup plus large qu'aujourd'hui et ne désignait pas nécessairement une tumeur cancéreuse, comme c'est le cas dans la terminologie médicale actuelle. Les descriptions anciennes évoquent plutôt des formations provoquées par une pression chronique exercée sur les genoux, très probablement en raison des innombrables heures que Benoît-Joseph Labre passait agenouillé sur les sols durs et froids des églises.

Ces lésions correspondent vraisemblablement à ce que l'on appelle aujourd'hui une bursite prépatellaire, affection parfois surnommée "genou de prier" ou "genou de moine". Le texte mentionne également une "loupe", terme courant au XVIII^e siècle pour désigner une grosseur sous-cutanée, généralement bénigne. Il pouvait s'agir d'un hygroma, c'est-à-dire d'une poche remplie de liquide, provoquée par des frottements répétés et une pression prolongée sur l'articulation.

Ces excroissances n'étaient donc pas une simple particularité physique, mais la conséquence d'une souffrance quotidienne bien réelle. Ce qui frappe dans ce témoignage, c'est cependant l'attitude de Benoît-Joseph Labre : il ne se plaint jamais de la douleur ; il cherche seulement un remède, parce qu'il craint que cette infirmité ne l'empêche de poursuivre sa longue adoration du Saint-Sacrement. On peut même voir dans ces blessures une véritable "trace corporelle" de sa vocation : ses genoux portaient les marques de milliers d'heures passées en prière devant l'Eucharistie, dans les nombreuses églises d'Europe qu'il visita au cours de ses pèlerinages.

Le début de l'année 1782 et le dernier pèlerinage à Lorette

À Rome, les premiers mois de l'année 1782 s'écoulaient lentement, et Benoît-Joseph ne manqua pas de se préparer à son voyage annuel vers Lorette. Comme à son habitude, il demanda à l'abbé Paul Mancini, administrateur de l'hospice Saint-Martin-des-Monts (3), l'autorisation de s'absenter pour accomplir son pèlerinage.

Profitant de cette demande, l'abbé lui remit une lettre destinée aux religieuses clarisses de Montecchio (4). Benoît-Joseph éprouva d'abord quelque hésitation à s'en charger, gardant le souvenir de l'accueil trop fervent que les religieuses de Montelupone lui avaient réservé lors de son précédent passage. Il comprenait cependant qu'il ne pouvait refuser un tel service sans manquer de reconnaissance envers son bienfaiteur. Il accepta donc humblement cette mission.

Le 6 mars 1782, il quitta une nouvelle fois Rome pour entreprendre son onzième et dernier pèlerinage à la Sainte Maison de Lorette.

Parti dès le 6 mars, il n'arriva pourtant à Lorette que le 28, épuisé par la fatigue et les privations. Depuis plusieurs mois déjà, ses compagnons de l'hospice Saint-Martin-des-Monts ainsi que ses amis romains avaient remarqué combien sa maigreur s'était accentuée et combien ses forces diminuaient.

La traversée des Apennins fut particulièrement éprouvante. À cette époque de l'année, l'hiver régnait encore sur les montagnes. Benoît-Joseph y fut surpris par le froid et la neige. Dieu seul sait comment il parvint à franchir les sentiers ensevelis sous les congères et à traverser les torrents glacés, vêtu de lambeaux d'habits, chaussé de souliers usés jusqu'à la corde, les jambes à demi couvertes de pauvres chausses, souffrant à la fois de la faim, du froid et des austérités qu'il s'imposait volontairement.

Enfin, le Jeudi saint, vers deux heures de l'après-midi, il arriva à Lorette. Fidèle à la promesse qu'il avait faite l'année précédente, il se rendit directement chez les époux Sori.

" Soyez le bienvenu ! " s'écria Barbe avec joie. " Vous vous êtes fait bien attendre ! "

(3) Depuis l'ancien domicile du boucher Francesco Zaccarelli au N° 2 de la via dei Serpenti dans le quartier des Monti. En poursuivant par la via Leonina, la via della Suburra, la via di Santa Lucia in Selci puis la via di San Martino ai Monti jusqu'à la via Merulana, on atteint le secteur où s'élevait autrefois l'hospice évangélique de Saint-Martin-des-Monts dirigé par l'abbé Paul Mancini. C'est là que Benoît-Joseph Labre passa régulièrement les dernières années de sa vie parmi les douze pauvres accueillis dans cette maison. Si l'emplacement est connu avec une relative certitude, les bâtiments ont été profondément transformés depuis le XVIII^e siècle, si bien qu'il n'est plus possible aujourd'hui d'identifier avec assurance le bâtiment de l'hospice. À quelques pas s'élève toujours la basilique des Saints-Sylvestre-et-Martin-aux-Monts, confiée depuis le XIII^e siècle aux Carmes, où Benoît-Joseph venait souvent prier.

(4) Montecchio est l'ancien nom de la ville qui porte de nos le nom de Treia, juchée sur une colline de la province de Macerata, riche en traditions franciscaines. : Un groupe de moniales suivant la règle de Sainte-Claire était établi au cœur du bourg de Montecchio au moins depuis 1613, comme l'indiquent les registres paroissiaux et historiques locaux. Et c'est de cette communauté dont parle l'abbé Paul Mancini en confiant une lettre à Benoît-Joseph Labre à remettre au monastère de Sante Claire. Treia est située dans la province de Macerata, dans la région Marches

" Je suis venu tout droit chez vous, répondit-il, pour obéir à votre invitation de l'an dernier. Mais c'est encore beaucoup de hardiesse de ma part ; je crains toujours de vous importuner. J'ai été retardé parce que je me suis égaré dans une montagne, surpris par les neiges. "

" Vous avez bien fait de venir d'abord ici ; votre chambre est prête. "

Voyant son extrême épuisement, Barbe ajouta avec sollicitude :

" Je vous trouve bien abattu. Reposez-vous au moins quelques instants, réchauffez-vous et prenez un peu de nourriture. "

Mais le Pèlerin de Dieu ne comptait pour rien les souffrances de son corps. Les privations qu'il venait d'endurer ne lui inspiraient aucune plainte. Il ne songeait ni à se réchauffer ni à reprendre des forces.

" Je vous remercie de tout cœur, répondit-il, mais je n'ai besoin de rien. Si vous le permettez seulement, je déposerai ma besace, puis j'irai saluer la Madone. Je reviendrai ce soir. "

Il se rendit aussitôt à la Sainte Maison de Lorette et n'en sortit qu'après les offices du soir.

Saint Augustin écrivait que " le travail et la fatigue ne coûtent rien à l'amour ". Mais quelle devait être l'intensité de l'amour de Dieu chez Benoît-Joseph pour supporter, et même rechercher avec joie, de telles fatigues !

Il ne rentra chez les Sori que très tard dans la soirée. Son hôtesse l'invita aussitôt à prendre place à table. Elle avait préparé un repas un peu plus consistant qu'à l'ordinaire afin de lui rendre quelques forces.

" Ne suis-je pas la cause, lui demanda-t-il avec délicatesse, de vous avoir empêchée d'aller à l'église ? "

" Non, répondit Barbe. J'y suis allée pendant que vous y étiez. J'ai eu le temps d'accomplir mes dévotions avant de revenir préparer votre repas. "

Lorsqu'on lui présenta un plat plus recherché, Benoît-Joseph l'écarta doucement.

" Ce n'est pas une nourriture de pauvre ; c'est un mets trop délicat. "

Il n'en goûta que quelques bouchées, uniquement par obéissance et après de longues insistances.

" Combien de temps avez-vous mis pour venir ? " lui demanda Barbe.

" Vingt-deux jours. "

" Vous avez dû beaucoup souffrir du froid dans les montagnes ? "

" Oui... mais ici, on est bien. "

" Voulez-vous au moins un couvet (une petite chaufferette) dans votre chambre ? "

" Non, cela n'est pas nécessaire. "

" Approchez-vous au moins du feu. "

Par obéissance, il fit mine de se réchauffer quelques instants.

À son tour, il demanda :

" Avez-vous reçu beaucoup de voyageurs lors du passage du pape Pie VI (5), en route vers Vienne ? "

" Oui, grâce à Dieu. Nous avons accueilli de nombreux pèlerins et voyageurs ; des cavaliers de Fermo nous ont même fait gagner quelques sequins. "

Constatant combien il semblait affaibli, Barbe ajouta :

" L'an dernier, je me suis aperçue que vous vous couchiez presque toujours tout habillé. Cette nuit, je veux absolument que vous vous déshabilliez avant de vous mettre au lit. "

Il inclina doucement la tête en signe d'obéissance.

" Vous êtes aussi très mal chaussé. Vous trouverez sur votre lit une paire de bas de laine. "

" Ce n'est pas la peine... "

(5) Le pape Pie VI a quitté Rome le 27 février 1782 pour un voyage historique vers Vienne afin de rencontrer l'empereur Joseph II. Sur son trajet à travers les États pontificaux en mars 1782, il est passé par le sanctuaire de Lorette avant de continuer vers Bologne, Ferrare et l'Autriche.

" Vous ferez ce que Dieu vous inspirera. Mais voici aussi une paire de souliers. Les vôtres sont complètement usés. "

" Ils sont trop beaux pour moi... "

" Gaudence ne peut plus les porter. Obéissez. "

Et, une fois encore, Benoît-Joseph obéit simplement.

Gaudence, venu le saluer à la fin du repas, lui raconta qu'il s'était rendu à Rome au cours de l'automne précédent.

" Comment se fait-il que je ne vous y aie pas trouvé ? Je vous ai cherché partout. "

" C'est que vous ne m'avez pas demandé dans le quartier de Sainte-Marie-Majeure ", répondit Benoît-Joseph avec un sourire.

Voyant son extrême fatigue, Gaudence lui conseilla encore :

" Demain matin, reposez-vous un peu plus longtemps avant d'aller à la basilique. "

Mais, fidèle à ses habitudes, Benoît-Joseph était levé bien avant l'heure indiquée. Bien qu'il eût obéi au désir de son hôtesse en se couchant plus convenablement, il arriva parmi les premiers à la Sainte Maison.

Il y assista à la proclamation de la Passion et aux offices du Vendredi saint avec un recueillement extraordinaire. Il demeura toute la journée dans la basilique, à jeun, entièrement absorbé dans la contemplation.

Tous ceux qui l'observaient remarquaient, comme à Rome, qu'au fil des années il consacrait de moins en moins de temps à la lecture spirituelle et de plus en plus à la contemplation silencieuse devant Dieu.

Le soir, les époux Sori lui avaient préparé une soupe et quelques petits poissons. Mais Benoît-Joseph rentra plus grave qu'à l'ordinaire, profondément absorbé dans ses réflexions. Il s'arrêta au milieu de la cuisine, comme incapable de s'approcher de la table.

Barbe l'invita avec douceur à prendre son repas.

— " Oh ! " s'écria-t-il avec douleur, " est-ce bien un soir à souper ? Aujourd'hui, Jésus-Christ a tant souffert pour nous... "

— " C'est vrai, répondit-elle, mais si nous ne mangeons pas, nous n'aurons même plus la force de prier. "

Il se résigna alors à s'asseoir et demanda simplement, par charité, quelques herbes crues, un morceau de pain et un verre d'eau.

Barbe aurait voulu lui offrir davantage ; mais, respectant sa profonde dévotion, elle se contenta de répondre :

— " Ce soir, je ne veux pas vous contrarier. "

Lorsque les herbes lui furent servies, Benoît-Joseph dit avec gravité :

— " Voilà le repas qui convient à un pauvre, le Vendredi saint. "

Barbe, profondément touchée, murmura :

— " Oui... il est vrai que Jésus a tant souffert... "

Puis Benoît-Joseph se mit à redire quelques passages du sermon qu'il venait d'entendre. Il les répétait avec une telle ferveur que toute la famille en fut profondément émue.

Au cours de ce frugal repas, il exprima aussi sa peine au sujet du tumulte qui avait régné dans la basilique.

— " Qu'il y a peu de recueillement dans cette église pour une si grande solennité ! "

On lui fit observer qu'il n'existait qu'une seule grande église à Lorette et qu'aux jours de fête elle était nécessairement envahie par les pèlerins, auxquels venaient encore s'ajouter les habitants des campagnes voisines.

Benoît-Joseph répondit doucement :

— " Ce n'est pas seulement parmi les ignorants que je vois la dissipation, mais aussi parmi ceux qui savent. Si cela ne vous déplaît pas, j'irai désormais plus tard à l'église pendant ces deux jours. "

— " Faites comme il vous plaira ; vous en êtes entièrement le maître ", lui répondit Barbe.

En effet, le lundi et le mardi suivants, il ne se rendit à la basilique qu'à l'heure de Tierce, afin d'y retrouver davantage de silence et de recueillement.

Un autre soir, Benoît-Joseph rentra au moment où Barbe faisait souper son petit Joseph. Ne connaissant pas encore toute la famille, il lui demanda combien elle avait d'enfants.

— " J'en ai trois, répondit-elle. Marianne, que vous connaissez déjà ; celui-ci ; et une petite fille qui est actuellement en nourrice. C'est en quelque sorte à vos prières que je la dois. Puisque vous vous intéressez à eux, priez Dieu afin qu'ils deviennent de bons chrétiens. "

Benoît-Joseph inclina simplement la tête en signe d'assentiment. Ce geste discret combla le cœur de cette mère profondément croyante.

Tous remarquèrent cette année-là qu'il paraissait plus pensif que de coutume, comme si une grave préoccupation habitait son âme.

Le mercredi après Pâques, au soir, il annonça qu'il repartirait dès le lendemain.

Comme huit jours à peine s'étaient écoulés depuis son arrivée, Barbe Sori manifesta son regret et chercha à le convaincre de prolonger son séjour au moins jusqu'au dimanche de Quasimodo.

Mais Benoît-Joseph répondit paisiblement :

— " Huit jours suffisent cette fois. "

Devant son insistance, il ajouta simplement :

— " Vous ne savez pas... Il faut que je parte. "

Barbe lui dit alors avec émotion :

— " Au moins, promettez-nous de revenir l'année prochaine. "

Un léger sourire illumina son visage.

— " Si je ne reviens pas, nous nous reverrons au Paradis. "

Le lendemain matin, Gaudence Sori lui adressa la même demande.

Benoît-Joseph lui répondit avec les mêmes paroles :

— " Si je ne reviens pas, nous nous reverrons au Paradis. "

Le bon marchand lui demanda alors s'il avait besoin de quelque chose pour son voyage.

Benoît-Joseph répondit qu'il lui ferait grand plaisir de lui donner un crucifix, car celui qu'il portait habituellement sur sa poitrine, sous ses vêtements, venait de se briser.

Gaudence lui remit aussitôt un crucifix en laiton, orné d'une petite tête de mort également en laiton, fixé sur une croix de bois noir. Cette fois, contre son habitude, Benoît-Joseph exprima sa reconnaissance par quelques paroles d'une tendresse toute particulière.

Ce même jeudi 4 avril 1782, l'abbé Verdelli, l'ayant rencontré dans la basilique et sachant son départ imminent, lui remit plusieurs petits sachets de poussière de la Sainte Maison, un fragment béni du voile de la Madone ainsi qu'un peu de cire provenant des cierges qui brûlaient devant son image.

En prenant congé de lui, il lui dit avec affection :

— " Au revoir... à l'année prochaine ! "

Benoît-Joseph répondit avec une étonnante sérénité :

— " Je ne le crois pas. "

Surpris, l'abbé lui demanda :

— " Comment ? Vous ne reviendrez donc plus ? "

Le pèlerin répondit simplement :

— " Si Dieu le veut, nous nous reverrons au Paradis. "

Après avoir passé toute la matinée en prière dans la basilique, Benoît-Joseph revint vers midi remercier une dernière fois les époux Sori. Comme les années précédentes, il voulut reprendre la route sans prendre de repas, n'emportant pour tout viatique qu'une *pagnotta*, ce petit pain italien auquel il se contentait ordinairement.

L'abbé Valéri l'accompagnait. Lui aussi tenta de le retenir quelques heures encore.

Mais Benoît-Joseph lui montra la lettre destinée à une religieuse de Montecchio qu'il devait enfin remettre. Les circonstances de son arrivée l'avaient empêché d'accomplir cette commission plus tôt, et il craignait de manquer aux devoirs de la reconnaissance envers son bienfaiteur, l'abbé Paul Mancini.

Avant de se séparer, l'abbé Valéri lui demanda une dernière fois :

— " Vous reviendrez l'année prochaine, n'est-ce pas ? "

Benoît-Joseph répondit comme il l'avait déjà fait à tous ceux qui l'interrogeaient :

— " Cela sera difficile... Mais si je ne reviens pas, nous nous reverrons au Paradis. "

Ni l'abbé Valéri, ni les époux Sori, ni aucun de ceux qui l'entendirent ne comprirent alors la portée de ces paroles. Personne n'imaginait qu'elles annonçaient son dernier pèlerinage à Lorette.

Ce jour-là, Benoît-Joseph Labre quittait définitivement la Sainte Maison. Il ne devait plus jamais revoir Lorette.

Après avoir passé toute la matinée dans la basilique, Benoît-Joseph revint vers midi renouveler ses remerciements à ses hôtes. Comme les années précédentes, il voulut repartir sans prendre de repas, n'emportant pour tout viatique qu'une *pagnotta* (petit pain italien). L'abbé Valéri l'accompagnait. Lui aussi avait tenté de le retenir, mais Benoît-Joseph lui montra la lettre que l'abbé Paul Mancini l'avait chargé de remettre à une religieuse de Montecchio. Il expliqua qu'il n'avait pu la porter à l'aller, à cause de sa mésaventure dans les montagnes, et qu'il craignait de manquer de reconnaissance envers son bienfaiteur en tardant davantage à la remettre.

— " Reviendrez-vous l'année prochaine ? " lui demanda l'abbé Valéri.

— " Ce sera difficile, répondit Benoît-Joseph, comme je l'ai déjà dit aux autres ; mais si je ne reviens pas, nous nous reverrons au Paradis. "

Ni l'abbé Valéri, ni ses confrères, ni la famille Sori ne prirent alors ces paroles pour une véritable prédiction. Le prêtre voulut encore l'accompagner durant une partie du chemin, mais l'humble pèlerin l'en dissuada avec douceur :

— " Que penserait-on ici, si l'on voyait un prêtre accompagner un misérable de mon espèce ? "

C'est sur cette nouvelle parole de profonde humilité qu'il quitta Lorette pour la dernière fois.

Il prit ensuite la grande route de Macerata, non loin de laquelle se trouvait le monastère de Sainte-Claire de Montecchio. Lorsqu'il s'y présenta pour remettre la lettre dont l'abbé Mancini l'avait chargé, tout avait été préparé selon les recommandations de celui-ci. Les religieuses affectèrent de le recevoir avec la plus grande simplicité, presque avec indifférence. La sœur destinataire de la lettre

l'invita à attendre la réponse qu'elle devait rédiger, prenant volontairement son temps afin de permettre aux autres religieuses d'approcher discrètement le saint pèlerin.

On lui servit alors un repas modeste, sans démonstration particulière, mais avec une généreuse abondance. Pendant ce temps, les religieuses vinrent successivement à la grille du parloir, sous prétexte de demander des nouvelles de l'abbé Mancini. Même celles qui ne le connaissaient pas profitèrent ainsi de l'occasion pour apercevoir Benoît-Joseph et échanger avec lui quelques paroles, sans éveiller sa méfiance ni blesser son humilité.

Lorsqu'elles eurent satisfait leur pieuse curiosité, on lui remit la réponse destinée à l'abbé Mancini et on lui proposa quelques provisions pour la route, avec un détachement soigneusement étudié afin qu'il n'y vît qu'une simple œuvre de charité. Fidèle à lui-même, Benoît-Joseph refusa cependant ce secours, disant que ces provisions alourdiraient inutilement son bagage.

Dans leur lettre, les Clarisses faisaient part à l'abbé Mancini de la profonde impression que leur avait laissée la présence de ce vénérable pèlerin. Elles racontaient comment elles avaient suivi ses recommandations afin de ne pas manifester un empressement qui l'aurait fait fuir, et le remerciaient vivement de la joie qu'il avait procurée à toute leur communauté en leur permettant de rencontrer un homme d'une si éminente sainteté.

Benoît-Joseph Labre revint à Rome vers la fin du mois d'avril 1782. Dès son retour, il se présenta auprès de son directeur spirituel, le père Gabrini, qu'il fréquentait plus assidûment depuis l'année précédente. Après l'avoir entendu plusieurs fois en confession, le religieux, admirant les progrès extraordinaires de son pénitent dans la vie spirituelle, lui conseilla de choisir un autre confesseur. Il le lui ordonna même au nom de la sainte obéissance, en lui recommandant de prendre un prêtre qui n'eût pas charge d'âmes, afin qu'il puisse lui consacrer davantage de temps.

Devant un ordre aussi formel, Benoît-Joseph n'eut d'autre choix que de rechercher un nouveau directeur spirituel. Au cours de l'été, il revint annoncer au père Gabrini qu'il avait enfin trouvé un confesseur stable, qui n'était pas curé, accomplissant ainsi fidèlement ce qui lui avait été prescrit.

Le religieux accueillit cette nouvelle avec satisfaction, mais non sans un certain regret intérieur. Aussi lui dit-il qu'il demeurerait toujours prêt à le recevoir en confession si les circonstances l'exigeaient. Pourtant, ils ne devaient plus se revoir avant la semaine des Rameaux de l'année 1783.

Benoît-Joseph avait entendu prêcher avec beaucoup de fruit deux professeurs du Collège romain, qu'il voyait fréquemment au confessionnal de l'église Saint-Ignace. L'un se nommait Joseph-Noël Du Pino, l'autre Giuseppe Loreto Marconi. Au mois de juin 1782, il s'adressa d'abord à l'abbé Du Pino ; mais, le trouvant constamment très occupé, il fixa définitivement son choix sur l'abbé Marconi (6). Celui-ci devait désormais l'accompagner jusqu'à sa mort et deviendrait plus tard son premier biographe.

Pendant ce temps, à Lorette, plusieurs mois après le départ du pèlerin, le petit Joseph, fils de Barba Sori, tomba gravement malade. Pendant dix-huit jours, son état demeura désespéré. Sa mère ne cessa de recommander son enfant à Dieu, avec la même confiance qu'elle avait autrefois confiée aux prières de Benoît-Joseph. Lorsque l'enfant guérit finalement, le 22 juin 1782, elle attribua cette faveur à l'intercession du saint pèlerin.

Chaque soir, Benoît-Joseph retrouvait sa modeste chambre à l'hospice évangélique de Saint-Martin-des-Monts. Malgré une santé toujours plus fragile, il poursuivait inlassablement sa vie de prière et de pénitence. L'année 1782 s'écoula ainsi, tandis qu'il affrontait, au détriment de ses forces, les rigueurs d'un hiver particulièrement sévère.

Selon une ancienne coutume de l'hospice, l'abbé Paul Mancini venait, le jour de la Saint-Sylvestre, réciter le *Te Deum* avec ses pauvres pensionnaires pour rendre grâce à Dieu des bienfaits reçus durant l'année.

Il profita de cette circonstance pour prendre Benoît-Joseph à part et lui transmettre une demande des Clarisses de Montecchio. Après le passage du saint pèlerin, ces religieuses avaient écrit à l'abbé Mancini pour lui faire savoir qu'elles avaient offert une sainte communion à son intention. Elles désiraient maintenant que Benoît-Joseph offrît lui-même une communion pour elles et le priaient d'intervenir auprès de lui.

L'abbé Mancini leur avait répondu qu'il tenterait cette démarche, non sans appréhension, car il connaissait trop bien l'humilité de Benoît-Joseph pour ignorer combien une telle demande risquait de le troubler. Afin de ne pas lui révéler l'origine de cette requête, il attendit le dernier jour de l'année et la lui présenta sans nommer les religieuses.

Le Serviteur de Dieu parut surpris.

— " Mes communions ne peuvent leur être utiles ", répondit-il avec simplicité.

Mancini lui rappela alors que les suffrages de l'Église profitent aussi bien aux vivants qu'aux défunts.

Mais Benoît-Joseph répliqua franchement :

— " Je ne veux pas m'embarrasser avec les religieuses. "

L'abbé Mancini écrivit ensuite aux Clarisses que sa tentative avait échoué, comme il s'y attendait. Malgré toutes ses précautions, Benoît-Joseph avait deviné que cette demande impliquait une estime particulière à son égard, chose qui heurtait profondément son désir de demeurer inconnu, méprisé et regardé comme le dernier des hommes.

Il ajoutait toutefois que leur intention n'était certainement pas perdue devant Dieu. En cherchant à obtenir pour le saint pèlerin de nouvelles grâces, elles avaient nécessairement part aux nombreuses prières qu'il adressait quotidiennement au Seigneur pour tous ceux qui lui témoignaient quelque bonté.

Ainsi s'acheva l'année 1782, dans cette même humilité héroïque qui caractérisait toute la vie de Benoît-Joseph Labre. Chaque événement semblait confirmer davantage son unique désir : disparaître aux yeux des hommes afin de ne vivre que pour Dieu.

(6) L'abbé Giuseppe Loreto Marconi naquit à Civita-Reale, dans le diocèse de Rieti, en 1741. Après avoir accompli ses études à Rome, où il obtint ses grades académiques, il y fut également ordonné prêtre.

À l'âge de trente ans, il fut rappelé dans son diocèse par son évêque afin d'enseigner d'abord la philosophie, puis la théologie scolastique au séminaire diocésain. En 1775, il retourna à Rome à l'occasion du Jubilé. Le séminaire romain, qui venait d'être rouvert après avoir été fermé à la suite de la suppression de la Compagnie de Jésus, lui confia alors, sur la demande du cardinal-vicaire, la chaire de théologie dogmatique.

Quelques années plus tard, le cardinal Zélada, préfet des études, l'appela à l'université grégorienne, alors rattachée au Collège romain, où il poursuivit son enseignement avec grande compétence. Parallèlement à son activité académique, il se consacra avec un zèle remarquable à la direction spirituelle des âmes et à la prédication, domaines dans lesquels il manifesta autant de talent que de dévouement.

Giuseppe Loreto Marconi mourut à Rome le 1er avril 1811, laissant le souvenir d'un prêtre érudit, d'un théologien estimé et d'un guide spirituel profondément attaché au service de l'Église.



*Effigie del Sacerdote D. Giuseppe Loreto Marconi
Missionario Apostolico, morto in Roma
il primo Aprile 1811.*

16 avril 1783 : La mort du saint Pèlerin de Dieu

A Rome, Benoît-Joseph passait ses journées à prier devant le Saint-Sacrement. C'est cette conduite qui ferait de lui le "Saint des quarante heures". Le pensionnaire de la pieuse fondation pour les pauvres "l'Hospice évangélique de Saint-Martin-des-Monts", œuvre de l'Abbé Paul Mancini. Ce centre pour indigents serait le témoin des derniers jours terrestres de Benoît-Joseph. Ils déposèrent plus tard en ces termes :

"Au soir du 15 avril, en arrivant à l'hospice exténué et d'une extrême faiblesse, Benoît-Joseph demanda pour la première fois depuis qu'il résidait à l'hospice la permission d'aller se reposer. Sa demande lui fut accordée avec compassion, mais lui, impitoyable pour lui-même, se contenta de s'asseoir sur le lit, la tête appuyée sur le mur, jusqu'à ce que les lampes soient éteintes

Le lendemain, Mercredi saint, 16 avril, lorsque le réveil fut annoncé, Benoît-Joseph quitta la maison hospitalière de Saint-Martin-des-Monts. Les jambes fléchissantes, il ne put descendre l'escalier qu'avec l'aide d'un compagnon, auquel il demanda la charité d'un verre d'eau.

Épuisé, Benoît-Joseph revint péniblement vers l'église Sainte-Marie-des-Monts, qu'il affectionnait tant. Il y entendit la messe et suivit avec émotion le récit de la Passion. Les fidèles présents dirent qu'il semblait ressentir si vivement les douloureuses souffrances du Christ qu'ils craignaient de le voir expirer. Le gardien de l'hospice Léopold Clavelli décéda en 1784, Valentin le remplaça, et, maintenu par le successeur de l'abbé Paul Mancini qui décéda en 1791, le marquis Constantini, jusques après 1793, il perpétua la mémoire et l'esprit du bon pauvre dans cet établissement, tant qu'il subsista.

Entre-temps, à Rome, la population se préparait à fêter la Pâque. Nous étions le Mercredi Saint du 16 avril 1783. Ce jour-là, un Pèlerin du quartier des Monts, mieux connu sous le nom de Benoît-Joseph Labre, assista à l'office avec beaucoup de ferveur, mais, peu après, il fut pris d'une suffocation et manqua de souffle en sortant de l'église. Il s'écroula sur les marches, au milieu des passants. Un groupe de fidèles se forma autour de lui ; chacun voulait le soulager, l'accueillir chez lui, ou proposer de le conduire à l'hôpital. Benoît-Joseph écoutait en silence. Parmi eux, un boucher nommé Francesco Zaccarelli, qui revenait de faire ses Pâques à l'église paroissiale San Salvatore ai Monti, s'arrêta en reconnaissant son pauvre ami à la face cadavérique, et hasarda une question. Touché de le voir ainsi, à demi inconscient et pratiquement à la dernière extrémité, il s'approcha de lui et dit : " Benoît-Joseph, mon ami, vous êtes mal, il faut vous soigner. Voulez-vous venir chez moi ? "

Le saint ouvrit les yeux et, reconnaissant son ami, lui répondit : " Dans votre maison, je veux bien. " Le charitable Zaccarelli se hâta de soulever Benoît-Joseph pour le remettre sur pied, mais en vain, car le saint ne pouvait plus marcher. Francesco Zaccarelli appela alors son plus jeune fils, Paolo, qui, aidé d'un autre compagnon, prit Benoît-Joseph dans ses bras et le conduisit à leur demeure, située toute proche, dans la Via del Grifone, dans le quartier des gardes corses, près de Notre-Dame-des-Monts. Mais en arrivant, un autre obstacle se présenta : l'escalier était trop étroit pour permettre à trois hommes de front de monter ensemble. Paolo porta alors le malade sur ses épaules et le déposa dans une pièce, où sa mère, Catherine Zaccarelli, alitée depuis un mois, s'écria : " Mon pauvre Benoît, comme vous êtes malade ! "

Placée ensuite dans une autre pièce, la famille voulut naturellement mettre Benoît-Joseph au lit. Après une certaine résistance, il y consentit, mais à la condition qu'il ne soit pas déshabillé. On respecta son souhait. Le bon Zaccarelli s'occupa de lui procurer les soins spirituels et corporels nécessaires. En l'absence du confesseur Marconi, que Benoît-Joseph avait refusé de faire venir pour ne pas le déranger dans son ministère, le Père Piccilli fut appelé. Ce religieux, admirateur de Benoît-Joseph depuis une précédente visite précieuse, lui dit en entrant : " Mon cher Benoît-Joseph, avez-vous besoin de quelque chose ? "

" Rien, rien ", répondit le malade sans ouvrir les yeux. " Cela fait-il longtemps que vous n'avez communie ? " " Peu, peu... " Ce furent ses derniers mots. " Cet homme va mourir ", ajouta le religieux ; " il n'a plus besoin que de l'Extrême-Onction et de l'assistance due aux mourants. " Déjà Francesco Zaccarelli avait prévenu le curé de l'église San Salvatore ai Monti, située dans la Via della Madonna ai Monti. L'abbé Rovira Bonnet, en poste depuis vingt-sept ans, fit venir les Pères déchaussés de la Pénitence et leur confia la mission d'assister le malade jusqu'à son dernier souffle, comme cela se faisait alors selon les coutumes de l'Eglise à Rome.

Cependant, auprès du malade, qui avait perdu connaissance, arrivèrent successivement le médecin et le pharmacien. Tous deux affirmèrent que tout remède était devenu inutile : le pouls était irrégulier, à peine perceptible, la bouche fermée et les dents serrées, les yeux clos et immobiles ; une sueur perlait sur son visage tandis que ses membres se refroidissaient peu à peu. Le vicaire de San Salvatore ai Monti, l'abbé Pierre Giordani, ne put que lui administrer l'Extrême-Onction. Il lui présenta un crucifix à baiser, et, à chaque fois, Benoît-Joseph entrouvrit légèrement les paupières, comme pour contempler Jésus crucifié. Il était deux heures de l'après-midi. La situation empirait. Au bout de quelques heures, sa respiration devint très difficile. Francesco Zaccarelli et les prêtres l'assistèrent jusqu'à son dernier souffle.

Le saint agonisait en silence. Il rendit l'âme à huit heures du soir, au moment où le prêtre accompagnant prononça ces mots : " Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous ! " Après les derniers instants du saint pèlerin, la nouvelle se répandit rapidement dans la rue et les enfants cessèrent leur vacarme habituel pour annoncer à toute la ville : " E morto il santo !... Le saint est mort !... "

Il avait 35 ans... À peine avait-il rendu son âme à Dieu que la population du quartier des Monts propagea la nouvelle. Elle s'infiltra dans toutes les petites rues, à travers les ruelles du quartier des Monts, arriva dans les buvettes, grimpa sur tous les balcons, déborda d'une place à l'autre, jusqu'aux confins de la périphérie de Rome. Puis, de la périphérie au centre, en un rien de temps, ce fut un fourmillement de nobles, de pauvres, d'artisans, de prêtres, de soldats et de commerçants qui affluèrent vers le quartier de Notre-Dame-des-Monts pour rejoindre la foule accourue de partout, à travers la ville.

Dans la rue Dei Serpenti, on circula le jour et la nuit suivante. On n'entendait plus que ce cri dans Rome : "Le Saint est mort ! Le Saint est mort !". Une foule immense s'assembla devant la demeure du boucher où le Saint venait de mourir et força l'entrée. À l'heure même de la mort, pendant les ténèbres de la nuit, la nouvelle ne cessait de se répandre dans Rome. Et jusqu'au lendemain chez Zaccarelli, pour contenir la foule, il fallut placer des sentinelles aux portes de la maison.

Le Pèlerin Benoît-Joseph Labre était depuis longtemps un personnage familier et apprécié des Romains, surtout de ceux qui habitaient ce vieux quartier, alors le plus peuplé et le plus pauvre de la ville. Pas un homme, pas une femme, pas un enfant qui ne l'eût connu aux Monts, pour l'avoir vu presque tous les jours, encore jeune cependant, courbé sous la souffrance et les privations, maigre comme un ermite et vêtu de haillons, se traîner dans les venelles, se hâter vers cette église qui conserverait sa dépouille. Rapidement, il avait voué sa vie aux pèlerinages, sur les routes de France, de Belgique, de Suisse, d'Espagne et d'Allemagne.

Il s'y adonnait avec une ferveur défiant l'entendement, jusqu'à l'épuisement de ses forces, se traînant les pieds. Il s'était dirigé vers l'Italie, avait parcouru les pays par bien des chemins de traverse, et avait fini par atteindre Rome, où il avait passé ses journées à prier dans l'une ou l'autre des nombreuses églises, notamment dans celle de Sainte-Marie-des-Monts qu'il affectionnait particulièrement. Il avait passé ses nuits en prière, sous les murs du Quirinal ou sous un arc quelconque du Colisée.

Dans l'intervalle, Francesco et les nombreux prêtres et religieux s'affairaient à préparer le grand pèlerinage qu'occasionnerait l'inhumation du pieux pèlerin Benoît-Joseph Labre. L'un d'eux demanda que l'on procède à la toilette funéraire du Saint, comme la piété l'exigeait en pareille circonstance.

On suggéra le nom de Mary Giannetti, une pauvre mais brave domestique, habituée à ce genre d'actes de charité. Elle habitait à quelques pas de là, dans la Via delle Vergini. Il s'agissait de la faire venir. Ils allèrent la chercher, et elle arriva, accompagnée d'une jeune fille admirable, sa fille Anne-Marie, âgée de quatorze ans. Anne-Marie se tenait à l'écart pour permettre à sa mère d'accomplir sa tâche.

La mère enleva pieusement les haillons de ce corps consumé par les maladies et les mortifications, le lava avec l'aide de l'abbé Marchesi, lui mit des vêtements propres et le revêtit de la bure de L'Archiconfrérie du Très Saint-Sacrement et de Notre-Dame des Neiges, avec laquelle il fut ensuite enseveli. Pendant cette opération, les professeurs de théologie, Marconi et Du Pino, rédigeaient sur parchemin une notice latine du Bienheureux, relatant son genre de vie, ses héroïques vertus et sa mort précieuse devant Dieu, avec mention de ses noms, de sa patrie et de son diocèse.

Cette notice, enveloppée dans un tube de plomb, fut placée avec le corps dans un cercueil de bois. Le bon Zaccarelli avait pris soin, quelques instants avant, de réaliser un moulage des contours du visage de Benoît-Joseph. Cette précieuse relique révèle la beauté et la finesse des traits de son visage, où plusieurs de nos contemporains et poètes virent resplendir les rayons de sa sainteté.

Des cris s'élevèrent du dehors, venant de quelques hommes suspendus aux grilles et aux barreaux de fer des fenêtres de l'église : ils réclamaient bruyamment de voir encore le Saint avant qu'il ne soit définitivement enfermé dans sa bière. On voulut bien accéder à cette demande en découvrant la tête du linceul, et aussitôt retentirent de nouveaux cris de joie, des vivats en l'honneur du défunt : "Felice l'uomo ! Felice l'uomo !".

Enfin, la dévotion des assistants étant satisfaite, le cercueil fut entouré de bandelettes croisées et l'on y apposa le sceau du cardinal vicaire, Marc-Antoine Colonna. Puis, il fut transporté vers la fosse préparée la veille à la demande de la piété populaire des paroissiens du quartier des Monts, qui voulaient garder la dépouille du Saint et demandaient à ce qu'il soit inhumé dans l'église de la Madonne des Monts, celle que le pauvre avait le plus aimée, sous la dalle où il avait coutume de prier chaque matin, depuis l'heure de l'Ave Maria jusqu'au milieu du jour.

Son corps fut porté en triomphe par le peuple de Rome, mêlé aux princes et aux bourgeois qui accompagnaient le cortège en pleurant. Pendant le trajet à travers l'église, qui ne désemplissait pas, un homme perclus de rhumatismes toucha le cercueil et fut subitement guéri. La foule inlassable se mit à crier : "Miracolo ! Miracolo !". C'est au son de ces nouvelles acclamations triomphales que le corps, arrivé à destination, fut enfin descendu dans le caveau.

Lorsqu'il eut été déposé dans ce tombeau, il fallut fermer l'église à la multitude des pèlerins qui en assiégeaient les portes. Pendant quelques jours, une foule innombrable, pleine d'amour et de vénération, se prosterna dans la rue, sur la place voisine et devant la porte de l'église Sainte-Marie-des-Monts.

L'abbé Fontaine, lazariste, qui avait été professeur de théologie au séminaire de Boulogne-sur-Mer et qui se trouvait à Rome pour les affaires de sa congrégation, fut témoin des funérailles du serviteur de Dieu. Il écrivit à Monseigneur de Partz-de-Pressy, évêque du diocèse de Boulogne-sur-Mer, dès le 23 avril 1783, pour lui faire part de la mort précieuse d'un de ses diocésains. Le 4 juin suivant, il lui écrivit de nouveau :

“Votre diocésain, Monseigneur, continue toujours ici de faire beaucoup de bruit... On parle d'une multitude innombrable de miracles opérés sur son tombeau et par l'application de ses images... L'empressement et l'unanimité avec lesquels on concourt à honorer cet homme qui, la veille de sa mort, était regardé comme un pauvre mendiant, présente certainement quelque chose d'extraordinaire.”

Or, ce pauvre, qui remuait la ville de Rome et le monde, cet étranger, ce mendiant, marquait encore de sa bienveillante intercession cette population qui lui rendait honneur. Partout l'on entendait parler de miracles accomplis sur son tombeau.

Le lundi de Pâques et les jours suivants, la piété des fidèles ne fit que croître avec une effervescence toute nouvelle. De toutes parts, de nombreux infirmes se rendaient au tombeau, certains s'y agenouillant pieusement et versant des larmes, d'autres s'étendant sur le tombeau en attendant la grâce. L'église retentissait des gémissements et des supplications de ces pauvres malades, qui étaient tout à coup guéris ; des scènes indescriptibles avaient lieu, et tout Rome en parlait. Voilà ce qui se répétait chaque jour, et dont toute la ville était témoin. Personne ici n'avait jamais rien vu de pareil.

On en voyait qui, sans penser à manger du matin au soir, ne quittaient pas leur place de peur de la perdre, dès que la porte de l'église s'ouvrait, afin d'être témoins des miracles qui s'opéraient à chaque instant. Parmi ce défilé ininterrompu de pèlerins, les gardes corses avaient parfois à frayer un passage pour des femmes de la plus haute distinction, accourant pour offrir au tombeau du Saint les symboles de leur vénération. L'une d'elles eut la pensée de quitter ses chaussures avant d'entrer dans l'église ; elle s'avança pieds nus et resta longtemps agenouillée en prière avant de retourner au dehors, à la grande édification de l'assemblée.

Le bon exemple est contagieux ; une autre dame, la princesse Pallavicini, s'empressa de l'imiter, tandis qu'une troisième voulut faire à genoux tout le trajet de la porte de l'église au tombeau miraculeux. Ainsi, à peine Benoît-Joseph Labre

avait-il rendu le dernier soupir que le monde, qu'il fuyait et qui l'évitait comme on évite un lépreux, accourt à lui ; son nom est admiré, acclamé sur toutes les lèvres ; la beauté de son âme attire, ses haillons ont des attraits, on s'en dispute les lambeaux ; on le contemple, on le prie, on l'invoque ; on veut le connaître, on en parle avec éloges ; les miracles, les guérisons se multiplient, évidentes, irrécusables ; le peuple, le clergé, l'aristocratie, la Cour romaine, tous publient ses louanges.

Pendant que ces événements se déroulaient à Rome, le Ciel semblait en révéler le dénouement à Lorette par l'intermédiaire d'un enfant : le petit Joseph Sori, fils de Gaudence et de Barba, âgé d'à peine cinq ans. Dieu voulut, semble-t-il, se servir de sa bouche innocente pour récompenser la charité que cette famille avait témoignée envers son humble serviteur.

Cette annonce n'en fut que plus remarquable en raison du très jeune âge de l'enfant, de la fermeté avec laquelle il l'affirma, de la précision de ses paroles, de leur répétition constante et de l'éloignement considérable qui séparait alors Lorette de Rome.

Durant tout le carême de 1783, les époux Sori parlaient souvent entre eux de l'arrivée prochaine de Benoît-Joseph, dont ils attendaient avec impatience le retour annuel. Le mercredi saint était déjà arrivé et le pèlerin ne s'était toujours pas présenté.

" Peut-être est-il parti plus tard que d'habitude, disait-on. Peut-être les mêmes difficultés que l'année précédente l'ont-elles retardé. Sans cela, il serait certainement arrivé avant la Semaine sainte, comme il en avait toujours eu l'habitude. "

Ainsi raisonnaient ces pieux marchands, qui regardaient Benoît-Joseph moins comme un hôte que comme un véritable bienfaiteur de leur maison.

Le petit Joseph Sori, incapable de comprendre ces conversations, prit alors soudain la parole d'un ton étonnamment assuré :

— " Benoît-Joseph ne viendra plus ; il est en train de mourir. "

Ses parents ne prêtèrent d'abord aucune attention à cette affirmation, l'attribuant à l'imagination d'un enfant.

Un peu plus tard, Barba exprima la crainte que le pèlerin eût été retenu à Rome ou arrêté en chemin par la maladie. L'enfant reprit aussitôt, avec une conviction encore plus grande :

— " Benoît-Joseph n'est pas malade ; mais Benoît-Joseph ne viendra plus. Il se meurt. "

La scène se renouvela une troisième fois. Les parents continuèrent cependant à n'y voir qu'une fantaisie enfantine.

Le lendemain, persuadés que leur hôte arriverait dans la journée, ils préparèrent comme chaque année sa petite chambre.

" Il arrivera certainement aujourd'hui, disait Barba. À cette heure-ci, l'an dernier, il était déjà parmi nous. "

Mais chaque fois que l'on évoquait son arrivée, le petit Joseph répétait inlassablement :

— " Ne l'attendez plus. Benoît-Joseph est mort. Benoît-Joseph est allé au Paradis. "

Cette nouvelle affirmation, plus précise encore, commença à troubler profondément sa mère.

— " Comment peux-tu savoir cela ? " lui demanda-t-elle.

L'enfant répondit avec une simplicité désarmante :

— " C'est mon cœur qui me le dit. "

Ne trouvant pas d'autres mots pour exprimer cette mystérieuse certitude intérieure, il répéta encore plusieurs fois la même réponse.

Dès lors, Barba commença à craindre que son fils ne dise vrai.

Pour l'éprouver, elle voulut le surprendre. Le soir, devant plusieurs personnes réunies dans la maison, elle lui annonça :

— " Pépino, Benoît-Joseph est arrivé ! "

Sans la moindre hésitation, l'enfant répondit aussitôt :

— " Je vous l'ai déjà dit : Benoît-Joseph est mort ; il est allé au Paradis. "

À partir de cet instant, nul ne put s'empêcher de voir dans ces paroles autre chose qu'une simple imagination enfantine. Elles semblaient inspirées par Celui qui sait ouvrir les lèvres des petits et faire d'eux les messagers de ses desseins.

Le samedi saint, Gaudence Sori rentra enfin chez lui. Un soldat corse lui avait communiqué une lettre arrivée de Rome, annonçant la mort du saint pèlerin Benoît-Joseph Labre et l'immense émotion qu'elle avait provoquée dans toute la Ville éternelle.

Les paroles de l'enfant recevaient ainsi une confirmation aussi inattendue qu'émouvante.

Quelques mois plus tard, au mois de décembre 1783, Mgr Guidobagni, archevêque titulaire de Myre et chanoine de la basilique Saint-Pierre, fit placer à ses frais une pierre tombale de marbre sur la sépulture de Benoît-Joseph Labre.

On y grava cette inscription :

" Ici repose le serviteur de Dieu, Benoît-Joseph LABRE du diocèse de Boulogne, en France, décédé le XVI des calendes de mai, à Rome, le quatrième jour de la semaine sainte, l'an 1783, âgé de 35 ans, enseveli le jour de Pâques, au soir. "

Remerciements

Je tiens à exprimer ma profonde gratitude à mon ami Don Giuseppe Rossi pour la précieuse documentation qu'il m'a communiquée concernant les derniers mois de la vie de saint Benoît-Joseph Labre à l'hospice évangélique de Saint-Martin-des-Monts.

La transcription française de ces documents a été réalisée avec beaucoup de soin par Solange B. Elle a ensuite été relue, vérifiée et enrichie de notes historiques par Frère Alexis, fl, dans le souci de restituer avec la plus grande fidélité les témoignages anciens relatifs au saint pèlerin.



BEATUS BENEDICTUS JOSEPHI LABRE C.

Inscitans a terra inopem, et de stercore erigens pauperem, ut vollet cum cum principibus cum principibus populi sui 1877

CONSTANTINO • PATRIZI

EPIS. ALBAN. LIBER. BASIL. ARCHIP.

SAC. RIT. CONGR. PRAEFECTO

FRANCISCUS • VIRILI • MISS. APOST.



PATRI • CARDINALI

ANTISTITI • IN URBE • VICARIO

CAUSAE • BEATI • EJUS. RELATORI

CONG. A. IRET. SANG. POSTULATOR B. D. D.



© Istituto Centrale per la Grafica - Via della Stamperia, 6, 00187 Roma RM, Italia

BEATUS BENEDICTUS JOSEPH LABRE - Incisore: Banzo Luigi (1805/ 1877) - Dedica: FRANCESCO VIRILI (dedicante); CARDINALE COSTANTINO PATRIZI

Généalogie de la famille Sori de Lorette

(1) Famille SORI

Gaudenzio SORI (né à Fano... ? décès à Lorette... ?), Orfèvre

En premières noces : il épousa **Anna Maria** ... ?

En secondes noces : il épousa **Barbara (Barba) BROSOLI** née le... ? décès à Lorette en 1787

Le couple Gaudenzio (Gaudence) et Barbara (Barba) Sori étaient les propriétaires de la Locanda della Pace à Lorette qu'ils avaient ouvert en 1774 un petit commerce d'objets de dévotion, ainsi qu'une sorte d'hôtellerie pour les pèlerins. Et y ont hébergé, au cours des 3 dernières années de sa vie, le pèlerin Saint Benoît Joseph LABRE.

De cette union entre **Gaudenzio et Barbara Sori** est né :

(a) Cinq enfants qui sont morts en bas âge... ?

(b) Puis trois enfants deux filles et un garçon :

(I) **Marianna SORI**, la fille aînée (né à Lorette, ... ?) Religieuse dominicaine

Décédée le 25 février 1789 Au décès de sa mère en 1787 Marianne, fille aînée de Gaudence Sori, décide de porter la croix des épouses de Jésus-Christ selon l'usage à l'époque en l'Italie qui veut que les demoiselles qui sont décidées à se faire religieuses annoncent au public leur entrée prochaine en religion, par un crucifix qu'elles portent à gauche suspendu par un ruban de la couleur de l'ordre auquel elles aspirent. (D'après les propos de l'Abbé François Eyrard 1738-1802 qui visita à Lorette la famille Sori en 1787.)

Marianne embrassa la vie religieuse au sein de l'ordre des dominicaines de Loro, dans le diocèse de Fermo. Dotée d'une ferveur pieuse indéniable, elle vouait une dévotion fervente à Benoît-Joseph Labre. À maintes reprises au cours de son noviciat, ce vénérable visiteur du foyer familial lui apparut en une vision bienfaisante, venant conforter ses doutes et fortifier ses résolutions en faveur de sa vocation religieuse. Un soir, il se manifesta à nouveau, dévoilant une prophétie selon laquelle elle rejoindrait prochainement sa mère Barba au paradis, cette dernière étant décédée deux années auparavant. (Survenu le 16 mars 1787, à l'âge

de 68 ans.) Considérant cet avertissement comme une invitation à se préparer pour son voyage ultime, Marianne le partagea avec l'une de ses sœurs en religion. Quelques jours seulement s'écoulèrent avant qu'elle ne ressente une légère indisposition, qui débuta le 22 février 1789 et prit rapidement une ampleur inquiétante. Marianne rendit l'âme le 25 février de la même année, telle que l'avait prophétisé le Pèlerin saint Benoît-Joseph Labre.

(II) Giuseppe SORI, né à Lorette, 1778, Commerçant - décédé ... ?

Le petit Joseph Sori (Giuseppe) : l'enfant de Lorette qui cria à l'aube du jeudi saint 1783, cette parole prophétique à ses parents Gaudenzio et Barbara Sori :

« *Benoît est mort et est allé au paradis. C'est le cœur qui me le dit* ». Devenu adulte Giuseppe Sori après avoir repris l'auberge de ses parents devint conseiller municipal à Lorette. Il eut deux épouses et 7 enfants. Trois de la première, et Quatre de la seconde.

(A) Première épouse de Giuseppe SORI :

Matilde GIRI, fille de Saverio ... ? de cette épouse sont nés :

(1) Adamo SORI (né à Lorette en 1802) ;... ?

(2) Francesco Saverio SORI (né à Lorette, 1802) ;... ?

(3) Marianna SORI (née à Lorette en 1805).

Marianna SORI fut mariée à Mario RINALDINI de Fabriano. Mario Rinaldini, fut l'élève d'Antonio Tagliaventi et de Domenico Concordia, il était un chanteur ténor, l'un des plus célèbres du XIXe siècle, à une époque où les Marches ont vu se former un nombre considérable d'excellents musiciens, sous la direction de maîtres de renom Mario fut très actif de 1829 à 1850, et après avoir été l'un des plus grands ténors du XIXe siècle, il ouvrit une école de chant d'où sortirent, entre autres, le célèbre baryton David Squarcia di Loreto et son épouse Annetta Caterbi, soprano. À Lorette, il rencontra et épousa en 1831 sa future femme, Marianna Sori (née à Loreto en 1805), avec qui il eut 7 enfants :

(1) Rinaldo (né à Lorette en 1832),... ?

(2) Matilde (née à Lorette en 1834), ... ?

(3) Federico (né à Lorette en 1836), ... ?

(4) Adelasia (née en 1838),... ?

(5) Maria Soccora (née à Lorette en 1839),... ?

(6) Fedele Filippo (né à Lorette en 1840) ? ... ?

(7) Amalia (née à Lorette en 1845).

Après la mort de son épouse Marianna (Sori), Mario RINALDINI s'installa en 1849 à Fabriano avec son frère Luigi Rinaldini, ses enfants survivants (Matilde, Adelasia et Fedele Filippo ainsi que son beau-père Giuseppe Sori.

En 1852, le Conseil municipal d'Esanatoglia, (Une commune italienne de la province de Macerata), lui confia le poste de Maestro di Musica, ce qui l'amena à déménager de nouveau pour s'y installer définitivement avec toute sa famille.

(B) Seconde épouse de Giuseppe SORI :

Vincenza PETROLINI (née en 1788) de cette épouse sont nés :

(1) Salvatore SORI (né à Lorette en 1808), prêtre ; ... ?

(2) Luigi SORI (né à Lorette, 1815), employé aux moulins,

il fut marié à Maria BRACONI (née à Lorette, 1826), de leur union est né :

Alessandro SORI (né à Lorette, 1849) et Giovanni SORI (né à Lorette, 1852)

(3) Maria Barbara SORI (née à Lorette, 1810)... ?

(4) Gaudenzio SORI (né à Lorette en 1812)... ?

(III) Le troisième enfant : Le troisième et dernier enfant de Gaudenzio et de Barbara Sori ?... est inconnu.

Ainsi, cher frère Alexis ce passage retrace l'histoire de Gaudenzio Sori, un orfèvre originaire de Fano, qui a joué un rôle particulier en accueillant Saint Joseph-Benoît Labre dans leur auberge, la Locanda della Pace, à Loreto. Les détails concernant leur descendance montrent une famille profondément enracinée à Loreto, avec plusieurs enfants, dont certains ont poursuivi des carrières religieuses et commerciales. La mention des membres de la famille ainsi que des dates de naissance et de mariage montre l'ancrage local et l'importance de cette famille dans la vie sociale et religieuse de Loreto à l'époque.

Si tu souhaites d'autres questions ou de précisions supplémentaires, n'hésite pas mon cher frère Alexis à me le faire savoir !

"Le pèlerin de la Madone", "Le pauvre des Quarante Heures", "Le pénitent du Colisée", "Le nouveau saint Alexis".

Ainsi le peuple romain appelait Benoît-Joseph Labre, qui mourut à Rome à l'âge de 35 ans. Ce Français passa une partie de sa courte vie en pèlerinage, s'arrêtant en prière devant les images les plus chères de la Vierge et devant l'Eucharistie.

Saint Benoît-Joseph Labre naquit à Amettes le 26 mars 1748, premier de quinze enfants. Il put entrer plus tard chez les Chartreux, qu'il quitta rapidement, puis chez les Trappistes, qu'il dut également abandonner en raison d'une grave maladie. Redevenu libre, il se mit en route pour un pèlerinage à Rome, selon le vœu qu'il avait fait pendant sa convalescence. Au cours de ce voyage, il reçut une lumière intérieure si vive sur la vocation qui lui était destinée qu'il n'en douta jamais plus. Il disait, à l'exemple de saint Alexis :

"Il faut abandonner sa patrie et ses proches pour mener un genre de vie nouveau, d'extrême pénitence, mais au cœur du monde, en visitant les sanctuaires catholiques les plus célèbres."

Après plusieurs confirmations de directeurs spirituels, il se décida à entreprendre cette longue série de pèlerinages, qui dura toute sa vie.

Il revêtit un habit grossier et usé, négligea toute règle d'hygiène personnelle et ne demanda jamais l'aumône. Durant les six premières années, il visita Loreto, Assise, Compostelle en Espagne, ainsi que les sanctuaires de Suisse et de France. Les six dernières années de sa vie se déroulèrent à Rome, d'où il repartait chaque année pour une visite à la Sainte Maison de Loreto.

Puisque la plus douce compagnie de Benoît-Joseph Labre était Jésus et Marie, il voulait ne jamais s'éloigner du sanctuaire où s'était accompli le mystère de l'Incarnation, témoin de toutes les vertus intimes de la Sainte Famille. Portant le nom de Joseph, il honorait grandement l'époux chaste de la Vierge Marie. Pourtant, son sens chrétien bien affermi lui fit reconnaître en Rome une source de vie religieuse encore plus féconde que tout autre lieu.

À Rome, il passait ses journées et, lorsqu'il le pouvait, aussi ses nuits dans les églises. Il vénérât avec ferveur les souvenirs des saints Apôtres et des Martyrs, et il était assidu à toutes les églises, selon les tours établis, devant le Saint-Sacrement. C'est ainsi que le peuple le surnomma **"le pauvre des Quarante Heures"**.

On le voyait devant l'autel, tantôt immobile comme une statue, tantôt transporté vers Dieu par un élan intérieur visible dans son attitude.

À travers les déchirures de ses vêtements, on aurait dit que la lumière de la grâce, voire de la gloire, rayonnait de toutes parts. Une femme s'exclama un jour en le voyant :

"Voyez donc ce pauvre, comme il est bon ! Comme il est beau !"

Beau ? Oui. L'Écriture elle-même nous dépeint Jésus-Christ comme **"l'homme de douleur, le dernier des êtres"**, mais aussi comme **"le plus beau des fils des hommes"**.

Benoît Labre réunit en lui ces deux aspects, annoncés par les prophètes à propos du Christ : il est à la fois le rebut du monde et sa fleur la plus pure.

Finalement, épuisé par ses austérités, Benoît Labre s'effondra le 16 avril 1783 sur les marches de l'église Santa Maria dei Monti à Rome. Transporté dans une maison voisine, il y mourut. Sa mort fut suivie de nombreuses grâces et miracles. Il fut béatifié par Pie IX en 1839 et canonisé par Léon XIII le 8 décembre 1883.

En Jésus et Marie, cher frère Alexis.

Don Giuseppe Rossi
